LE

CONFIDENT PAR HASARD,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. FAUR,

Jouée, pour la première fois, sur le Théâtre dit de la République, le 6 août 1801.

NOTE

SUR M. FAUR.

Louis François FAUR, né à Saint-Denis, près de Paris, le 24 août 1746, fit ses humanités au collége des Jésuites. A leur destruction, il passa au collége du Plessis, où il acheva ses études, et fut reçu maître ès-arts.

Destiné à l'état de son père, il prit ses inscriptions aux écoles de médecine; mais après quelques années d'études, affligé des maux que souvent il ne pouvait guérir; tourmenté peut-être à tort par le démon des vers, il s'attacha en qualité de secrétaire au duc de Fronsac, depuis duc de Richelieu.

Il fit deux héroïdes, et débuta, dans la carrière dramatique, au Théâtre-Italien, par le *Déguisement forcé*, comédie en un acte, où le célèbre Carlin apprit le dernier rôle qu'il ait joué. Il donna ensuite *Amélie et Montrose*, drame en quatre actes, qui eut le plus grand succès à Paris et dans les départemens; *la Prévention vaincue*, comédie en trois actes; *La*

Veuve anglaise, comédie en un acte; *L'Amour à l'épreuve*, comédie en un acte, en vers; et *Isabelle et Fernand*, opéra en trois actes, en vers.

Ayant eu quelques tracasseries avec les acteurs, il retira ses ouvrages reçus, et fit jouer au théâtre Louvois *la Cinquantaine*, opéra en deux actes, musique de Dezède, qui obtint cent cinquante représentations, et au moins autant dans les départemens : cet opéra fut suivi de *La Veuve américaine*, opéra en trois actes, et de *L'Intrigant sans le vouloir*, opéra en deux actes.

Pour éloigner ses chagrins, il fit une comédie-folie, *La Lampe merveilleuse*, en cinq actes, qui attira long-tems la foule au théâtre des Jeunes-Artistes.

Le Confident par hasard fut joué à la comédie française et est resté au répertoire. On le joue souvent dans les départemens. Ce fut le dernier rôle nouveau de l'inimitable Molé. On dirait que le sort, par le premier ouvrage de M. Faur et par le dernier, ait voulu marquer l'époque de la perte de deux grands acteurs.

Fatigué par le malheur et les années, il s'est retiré dans une petite campagne, près d'Auxerre, où il attend paisiblement la fin d'une

longue carrière qui aurait été heureuse, et dont il n'a supporté les contrariétés que par sa résignation.

Il a en portefeuille une comédie en cinq actes, en vers; une autre en prose, en cinq actes, et trois comédies en un acte, en vers; ainsi que plusieurs opéras-comiques.

PERSONNAGES.

DORIMON, ancien négociant.
FÉLICIE, sa fille
BLAINVILLE, riche Américain.
FLORICOUR, son fils.
JULIETTE, suivante de Félicie.
FIRMIN, ancien garçon marchand de Dorimon.

La scène est à la campagne, près d'un port de mer.

LE

CONFIDENT PAR HASARD,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un jardin. Dans le fond une grille ; près de l'avant-scène, à gauche, on voit un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIE, JULIETTE.

JULIETTE.

Oui, sans vous consulter, on veut vous marier ?

FÉLICIE.

Tu sais jusqu'à quel point c'est me contrarier.

JULIETTE.

Dans cette solitude, à quelques pas de Nantes
Sans cet événement nous serions si contentes !

FÉLICIE.

Je n'y pensais qu'à voir l'objet de mon amour.

JULIETTE.

Votre père a grand tort de nous jouer ce tour.

FÉLICIE.

Croit-il que d'obéir il me sera facile,
Quand j'aime Floricour ?

JULIETTE.

Non, rien n'est moins docile
Qu'un cœur qui s'est donné, je l'ai trop bien connu.

FÉLICIE.

Floricour, chez Orphise un jour étant venu,
Frappa tous les regards par son air agréable;
Je ne pus m'empêcher de le trouver aimable.

JULIETTE.

Et l'amabilité conduisit à l'amour.

FÉLICIE.

Comme tu dis fort bien, non pas le premier jour.
Il vint souvent; de plaire il se fit une étude.
Moi, sans réflexion je formai l'habitude
D'aller revoir Orphise, et charmé de son choix,
Floricour, avec soin, s'y trouvait chaque fois.
Mon cœur à son aspect éprouvait une ivresse
Qui ne fit qu'augmenter en le voyant sans cesse;
Et surprise à la fin du trouble de mes sens,
J'y voulus résister, mais il n'était plus tems.
J'appelai ma raison, elle fuit quand on aime;
Le danger se présente, on le cherche soi-même.
Floricour me parla; nous tremblâmes tous deux;
Pour interprète alors nous n'eûmes que nos yeux.
Quand la crainte forçait notre bouche à se taire,
Ils osaient de son cœur dévoiler le mystère;
Ils trahissaient le mien de plus en plus séduit
Par ses dehors heureux, surtout par son esprit:
Chaque jour on venait m'en vanter la finesse;
Je l'écoutais assez pour l'admirer sans cesse.
Toujours à la science il mêle l'agrément;

S'il discute, il ne perd jamais son enjoûment;
Il instruit, il amuse, et j'éprouve moi-même
Qu'il est bien doux de voir applaudir ce qu'on aime.
Oui, je préférerais, pour combler mon désir,
L'esprit à la beauté, si j'avais à choisir.
L'une est toujours la même, on ne voit toujours qu'elle,
Et l'autre à chaque instant plaît et se renouvelle.

JULIETTE.

Et c'est peut-être un sot que Dorimon choisit?
Eh bien! raison de plus pour qu'il soit éconduit;
Mais que n'avouez-vous vos feux à votre père?

FÉLICIE.

Pour quelque tems encor j'aurais voulu les taire.
Éloignons cet hymen. Quand Floricour aura
Des lettres de son père, alors il parlera.

JULIETTE.

J'ai cru qu'il agissait pour avoir ce qu'il aime,
Sans trop le consulter, car vous savez vous-même,
Qu'il nous en fait par fois de si plaisans portraits.

FÉLICIE.

Il s'amuse de loin, et le craint fort de près.
S'il en parle en riant, d'une façon légère,
Il m'a dit fort souvent qu'il craint de lui déplaire;
Il le respecte, l'aime; et c'est mal le juger
De croire qu'à dessein il veuille l'offenser.
S'il est contrarié d'abord rien ne l'arrête;
Mais il revient ensuite, et les torts de sa tête
Sont presque au même instant réparés par son cœur.

JULIETTE.

Oh! vous le défendez avec trop de chaleur...
Mais voici votre père, et c'est l'instant de crise.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORIMON.

DORIMON.

Mon enfant, je te crois une fille soumise,
Et suis loin d'employer la moindre autorité
Pour te faire approuver un hymen arrêté.
En te voyant bientôt y consentir toi-même,
Tu vas combler les vœux d'un bon père qui t'aime.

FÉLICIE.

Jusqu'ici je n'ai pas montré de volonté;
Mais l'hymen peut offrir plus de difficulté.
Dans ses liens, la femme à tant de maux s'expose,
Qu'il convient que son cœur y soit pour quelque chose.

DORIMON.

Quand mon ami viendra, je suis bien convaincu
Qu'il va se faire aimer, sans l'avoir jamais vu.
Ce n'est pas sans raison qu'ici je te le vante:
Mon associé m'a dit qu'il a l'humeur charmante;
Il l'a beaucoup connu, de façon qu'aujourd'hui
Presque comme témoin je te parle de lui;
Il pétille d'esprit; il est gai, serviable,
Et tu vas, comme moi, le trouver fort aimable.
S'il n'est plus un jeune homme, il en a tout le feu,
Et t'aime à la folie; il arrive sous peu,
Et fait pour t'épouser un assez long voyage,
Puisqu'il vient d'Amérique.

JULIETTE.

Ah ! Monsieur, quel dommage
Qu'il laisse son pays pour nous contrarier !
Car nous ne voulons pas encor nous marier.
Cet ami pourrait être un ami de collége,
Et ce n'est pas pour nous un très-beau privilége.
On trouve dans Paris, quand on en a besoin,
Tant d'époux moins anciens sans les chercher si loin !

FÉLICIE.

D'ailleurs, je suis trop bien auprès de vous, mon père,
Pour vous abandonner.

DORIMON.

Cette amitié m'est chère ;
Mais tu vois tous les jours que le sort des enfans
Est pour suivre un époux de quitter leurs parens.

JULIETTE.

L'Amérique déjà nous fait trembler d'avance.

DORIMON.

Et mais vous n'irez pas, vous resterez en France
Où les plaisirs pour vous viendront de tout côté.

FÉLICIE.

Mais il faut pour cela perdre ma liberté,
Et peut-être exposer le bonheur de ma vie ?

DORIMON.

Quoi ! de te marier tu n'aurais pas l'envie ?

JULIETTE.

Vraiment, le mariage est fort de notre goût ;
C'est le mari, Monsieur, qui ne l'est pas du tout.

Laissez-nous faire un choix que notre cœur partage,
Dès demain, s'il le faut, nous entrons en ménage.

FÉLICIE.

Oui, pour me consulter donnez-moi quelque tems.

DORIMON.

Puis-je te refuser? Ma fille, j'y consens.
Je te donne huit jours; c'est vers ce tems qu'arrive
Blainville mon ami; je veux qu'il te captive
Par son air enjoué, ses propos séduisans;
Tu verras qu'il vaut mieux que bien des jeunes gens.
La jeunesse a des fleurs; mais elles passent vite.
Notre automne est le tems du savoir, du mérite;
C'est la saison des fruits, et leur variété
Nous séduit moins encor que leur maturité.

JULIETTE.

Pour nous le fruit trop mûr ne vaut rien, il se gâte;
Vive un fruit encor vert que l'on cueille à la hâte!
Si de plaire un vieillard a par fois le pouvoir,
C'est un beau jour d'hiver, la glace vient le soir.
D'ailleurs, fût-il aimable à son gré comme au vôtre,
Il ne peut jamais l'être aussi long-tems qu'un autre.

DORIMON.

Il est riche.

JULIETTE.

Ah! Monsieur, l'argent vous tenterait?

DORIMON.

Du monde en général, l'idole est l'intérêt.
Le bonheur, ce trésor que l'on ambitionne,
Que l'on cherche partout, la fortune le donne.
Et, quand avec usure elle comble nos vœux,

N'a-t-on pas le plaisir de faire des heureux?

FÉLICIE.

Mais, mon père, et l'amour?

DORIMON.

C'est une folle ivresse,
Qui se change en dégoût quand l'illusion cesse.
Je l'ai connu; crois-moi, mon enfant, ce n'est rien.

JULIETTE.

Bon pour vous à présent; pour nous c'est un grand bien.
Peut-être, quelque jour, quand nous en serons quittes,
A d'autres nous dirons ce qu'ici vous nous dites:
Et je parîrais bien que dans un pareil cas,
Ainsi que vous, Monsieur, on ne nous croira pas.
On nous...

DORIMON.

Vous plairaît-il de garder le silence?
J'attends, ma chère enfant, tout de ta complaisance;
Je connais ta raison et ta docilité.
Voudrais-tu mettre obstacle à ma félicité?
Blainville a ma parole, et cet hymen prospère,
En fesant ton bonheur, acquittera ton père.
Tu sais que mon commerce, en trompant mes projets,
N'a pas toujours été couronné du succès.
J'allais manquer; Blainville en apprend la nouvelle;
Et, bientôt, n'écoutant qu'une amitié fidèle,
Me fait passer des fonds dans ce pressant danger,
En me cachant la main qui vient de m'obliger.
Enfin, nulle amitié ne fut comme la nôtre:
Car nos cœurs s'entendaient d'un hémisphère à l'autre.
Avec lui je ne peux tout-à-fait m'acquitter:

Mais par l'heureux hymen qu'il prétend contracter,
Mes billets sont rendus, je vais vivre tranquille :
Tu feras le bonheur d'un père et de Blainville.
J'oblige mon ami, je ne lui dois plus rien,
Et je jouis en paix du peu que j'ai de bien.

FÉLICIE.

Votre tranquillité, sans doute, m'est bien chère ;
Mon devoir me prescrit le bonheur de mon père :
Vous l'attendez de moi ; mais tel est mon malheur,
Je ne puis obéir sans déchirer mon cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DORIMON, JULIETTE.

DORIMON, retenant Juliette qui veut sortir.

Que veut-elle me dire ? Écoute, Juliette.
Sais-tu ce qu'a ma fille ?

JULIETTE.

Oh ! non.

DORIMON.

Sois moins discrète.
Son cœur s'est-il donné ?

JULIETTE.

Monsieur, je n'en sais rien ;
Car j'oublie un secret quand il n'est pas le mien.

DORIMON.

Ta mémoire est fort bonne, et dans l'instant, je gage,

Tu peux, sur cet objet, m'en dire davantage.
Mais pour rendre ton zèle actif et plus ardent,
Veux-tu, pour me servir, gagner beaucoup d'argent?

JULIETTE.

Je suis prête, donnez; comptez sur mon adresse.

DORIMON.

Tu gouvernes trop bien l'esprit de ta maîtresse,
Pour ne pas réussir à la déterminer
A prendre le mari que je veux lui donner.
Je te promets alors, de la part de mon gendre,
Une dot au-dessus de ce que peut prétendre
Une simple soubrette.

JULIETTE.

Une dot! Mais, vraiment,
Cela mérite bien d'y penser un moment;
Et je veux réfléchir.

DORIMON.

Moi, je te le conseille:
Aux discours des amans, surtout, ferme l'oreille.
Il te reste huit jours, et c'est assez, je crois,
Pour décider ma fille à préférer mon choix.
Je sors pour quelque tems: surtout qu'il te souvienne
Que pendant mon absence aucun amant ne vienne:
Car si j'en surprends un, c'est toi que je punis;
Tu ne te plaindras pas, puisque je t'avertis.
En un mot, je te chasse ou je te récompense.
Adieu. Je vais laisser le choix à ta prudence.

(Il sort et ferme la grille.)

SCÈNE IV.

JULIETTE.

Me chasser! c'est fort mal; une dot! c'est tentant.
Mais trahir ma parole!... Oh! l'on y manque tant,
Et l'on fait pis encor pour avoir la richesse.
Qui peut donc m'empêcher de tromper ma maîtresse?
Qui peut me retenir? L'honneur, la probité,
Quand l'or fait succomber la pauvre humanité;
Quand, dans l'occasion, tel homme que l'on cite,
Sans honte fait le mal pour s'enrichir plus vite.
Je veux servir d'exemple, et du moins faire voir
Qu'on peut laisser l'argent pour faire son devoir.

SCÈNE V.

FLORICOUR, JULIETTE.

FLORICOUR, en dehors de la grille.

Juliette, ouvre-moi.

JULIETTE.

C'est vous! j'en suis charmée,
(Elle va pour ouvrir la porte.)
Et je vais vous ouvrir. Ah! la porte est fermée,
Et je n'ai pas la clef.

FLORICOUR.

Mon Dieu, quel embarras!

JULIETTE.

Calmez-vous, par ici Firmin porte ses pas;
Il doit en avoir une, et je vais faire en sorte
Que dans quelques instans il vous ouvre la porte.

FLORICOUR.

C'est un siècle, un moment.

JULIETTE.

Vite, retirez-vous;
Ne dites mot. Bientôt vous serez avec nous.

SCÈNE VI.

FIRMIN, JULIETTE.

FIRMIN, à part.

Monsieur m'a commandé d'observer Juliette;
Cette commission sera, je crois, mal faite.
(Haut.)
Ah! vous voilà : je viens troubler votre loisir.

JULIETTE.

Vous êtes de ces gens qu'on voit avec plaisir.
Et bien des élégans dont le babil assomme,
Ne peuvent, à mes yeux, valoir un honnête homme.

FIRMIN.

Ils sont rares, dit-on; de plus, les jeunes gens
Près des femmes étaient plus polis de mon tems :
Mais puisque vous jetez un regard favorable
Sur le pauvre Firmin, il va se croire aimable.

Quand ses prétentions se portent jusqu'à vous,
Il voudrait promptement devenir votre époux.
Monsieur n'ayant pas fait de fort bonnes affaires,
Je me suis contenté de faibles honoraires.
Sans doute son commerce aurait bien mieux été,
Si, comme un autre, il eût mis l'honneur de côté.
J'ai donc bien peu de chose, au moins je vous proteste
N'avoir pas à rougir de ce peu qui me reste.
Le tems et le travail m'ont donné mon argent;
Bien des gens ne pourraient pas trop en dire autant.

JULIETTE.

C'est cette probité qu'en vous je considère,
Qui, malgré l'âge aussi, fait que je vous préfère.
Vous avez ma parole, et je dois être à vous
Le jour où Félicie aura pris un époux.

FIRMIN.

Que n'est-ce donc demain? Je suis pressé, ma chère;
L'âge me dit tout bas d'aller vite en affaire :
Et, d'ailleurs, un mari se livre au sentiment,
Avec la liberté que n'a pas un amant.
Votre époux, je dirai hautement je vous aime,
Prévenir vos désirs sera mon devoir même :
Soir, matin, en tous lieux j'accompagne vos pas.

JULIETTE.

L'amour s'use trop vite en ne se quittant pas.
Je veux que mon mari, ménageant bien sa flamme;
Avec empressement trouve toujours sa femme.
C'est la société qui fait fuir le plaisir :
Il faut, pour le bonheur, réserver un désir.

FIRMIN.

Oh! j'en aurai toujours, pour toi, quelqu'un de garde.

Pardon, de tutoyer déjà je me hasarde ;
C'est qu'un vous paraît froid, je le dis sans détour,
Et je trouve qu'un TOI convient mieux à l'amour.

JULIETTE.

Allons, TOI, j'y consens.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FLORICOUR.

FLORICOUR, en dehors, sans se montrer.

Hé bien, ma Juliette,
As-tu la clef ?

FIRMIN.

Comment! c'est ton nom qu'on répète,
Qui donc?

JULIETTE.

C'est un cousin qui vient de m'arriver ;
Il voudrait me parler, tu vas le faire entrer.

FIRMIN.

Cela ne se peut pas.

JULIETTE.

Ah! ton refus m'étonne.

FIRMIN.

Monsieur m'a commandé de n'ouvrir à personne.

JULIETTE.

C'est se moquer de nous.

FIRMIN.

J'iguore son dessein,
Et je dois obéir.

JULIETTE.

C'est bon. Mais un cousin,
Est-ce que c'est du monde ?

FIRMIN.

Oui, vraiment ; souvent même
C'est beaucoup.

JULIETTE.

Quoi ! peut-on refuser ce qu'on aime :
Mon pouvoir, m'as-tu dit, doit être illimité ;
C'est aujourd'hui l'essai de mon autorité.
Ouvre vite.

FIRMIN.

J'y vais... Trop faibles que nous sommes !
Femmes, c'est mal à vous d'exiger trop des hommes !

FLORICOUR, à la grille.

Tu m'as donc oublié ?

JULIETTE, à Firmin.

Non vraiment... mais finis.

FIRMIN.

Je sais que je fais mal, cependant j'obéis,
Et vois, tout en fesant le pas où tu m'entraînes,
Qu'amour a grande part aux faiblesses humaines.

(Il va ouvrir la porte.)

Allons, entrez cousin, votre cousine attend.

(Floricour lui saute au cou. Firmin oublie de fermer la porte.)

FLORICOUR.

Bien obligé, mon vieux, va, tu seras content.

FIRMIN.

Mon vieux!... et tu seras; mais vous rêvez, je pense;
Ce cousin fait, je vois, promptement connaissance.

FLORICOUR, lui donnant sa bourse.

Tu te fâches, tiens.

FIRMIN, le refusant.

Quoi!

FLORICOUR.

Prends, te dis-je; à présent
Qui vois-tu refuser de prendre de l'argent?

FIRMIN.

Moi, commis!

FLORICOUR, la lui fesant prendre malgré lui.

Comme un autre, et je veux.

FIRMIN, à Juliette, lui donnant la bourse.

Quel homme!
Pour augmenter la dot gardez donc cette somme.

JULIETTE.

Cousin!

FLORICOUR.

Qui moi! Comment!

JULIETTE, fesant des signes.

Depuis peu, savez-vous
Si tout le monde au moins se porte bien chez nous?

FIRMIN, ironiquement.

Nous étions inquiets.

FLORICOUR.

Tout le pays, cousine,
Regorge de santé, c'est partout fraîche mine.

JULIETTE.

Et ma tante.

FLORICOUR.

Elle va comme un charme, vraiment.

JULIETTE.

Pour mon oncle.

FLORICOURT.

Son asthme augmente... joliment.

JULIETTE.

Pauvre homme !

FLORICOUR.

Il va toujours. Selon ses destinées,
On traîne quelquefois pendant bien des années.

FIRMIN, en souriant.

Et les petits cousins vous sont-ils bien connus ?

FLORICOUR.

Oui ; mais ils sont tous morts, ainsi n'en parlons plus.

FIRMIN.

Cette mortalité vraiment me contrarie.

FLORICOUR, bas, à Juliette.

Il ne s'en va donc pas ? Verrai-je Félicie ?

JULIETTE, bas.

Attendez.

FIRMIN, se moquant.

Tant de morts, ma foi, c'est affligeant.

(A part.)
Je gêne le cousin.

FLORICOUR.

Que veux-tu, mon enfant?
C'est le sort. Presque seul resté de la famille,
Je prétends m'établir; j'ai fait choix d'une fille
Douce, sage et charmante; enfin mon tendre amour
Depuis assez long-tems est payé de retour.
J'aurais, selon mon cœur, terminé cette affaire;
Je serais son époux, si ce n'était son père
Qui ne me connaît pas.

FIRMIN.

C'est beaucoup.

FLORICOUR.

Ce n'est rien,
Si j'obtiens de sa fille un moment d'entretien.

FIRMIN.

Il faut tâcher, cousin, de l'avoir au plus vite.

FLORICOUR.

S'il ne tenait qu'à moi, ce serait tout de suite.
Mais il est des fâcheux qu'on voudrait écarter,
Et qui prennent plaisir à ne vous pas quitter.

FIRMIN.

Hé bien! de ces fâcheux cherchez à vous défaire.

FLORICOUR.

Dis-moi comment... je suis ton conseil salutaire.

FIRMIN.

Ma foi, je leur dirais tout franc, vous m'ennuyez.

FLORICOUR.

Supposons que c'est toi... Vous me contrariez,
En honneur.

FIRMIN.

C'est cela ; s'en vont-ils ?

FLORICOUR.

Au contraire
Ils restent.

FIRMIN.

Laissez-les.

FLORICOUR.

C'est ce que je vais faire.

FIRMIN.

Un fâcheux, cela tient en diable.

FLORICOUR, à Juliette.

Oui. Tous deux,
Viens causer d'un hymen qui doit combler mes vœux.

JULIETTE.

Adieu, je sors pour plaire à mon cousin.

SCÈNE VIII.

FIRMIN.

Je pense
Que ce cousin n'est pas d'ancienne connaissance,
Et que de Félicie il est plutôt l'amant ;
Raison de plus pour moi qu'il sorte promptement.
Que la femme à son but parvient avec adresse !

Je sers un rendez-vous malgré moi, c'est faiblesse,
Je le sens; mais l'amour!... auprès de la beauté,
Quel homme en aimant bien, a fait sa volonté?

SCÈNE IX.

BLAINVILLE, FIRMIN.

BLAINVILLE.

De monsieur Dorimon n'est-ce pas la demeure?

FIRMIN, allant fermer la porte.

Oui, Monsieur. Pardonnez, je vous joins tout-à-l'heure.

BLAINVILLE.

A Nantes, où j'ai pris un instant de repos,
On m'a dit qu'il était ici.

FIRMIN.

Mal à propos
Pour vous; il est sorti? Quelle affaire pressante?

BLAINVILLE.

De la part d'un ami chez lui je me présente.

FIRMIN.

Il attend un voisin; est-ce vous?

BLAINVILLE.

Justement
(A part.)
Voisin de l'Amérique.

FIRMIN.

Ah! restez un moment,

Je m'en vais prévenir sa fille Félicie,
De venir en ces lieux vous tenir compagnie.

BLAINVILLE.

Ne la dérangez pas ; seul j'attendrai fort bien.

FIRMIN.

Entrez dans la maison.

BLAINVILLE.

Non, je n'en ferai rien.
Il fait beau ; j'aime mieux être sous cet ombrage ;
Aux champs une maison vaut-elle un vert feuillage ?
Vous êtes du logis, à ce que je puis voir.

FIRMIN.

Jadis de Dorimon je tenais le comptoir.

BLAINVILLE.

Sa fille est-elle bien ?

FIRMIN.

Sans doute ; elle est charmante,
C'est juste de sa mère une image parlante.
A de nombreux talens j'ai vu prendre l'essor ;
Pour l'esprit, la beauté, c'est vraiment un trésor.

BLAINVILLE.

Son cœur a-t-il parlé ?

FIRMIN.

Par ma foi, jeune fille,
Ne va pas pour aimer consulter sa famille ;
Le cœur de Félicie est tranquille, je crois.
Mais cette question...

BLAINVILLE.

Vous surpreud, je le vois :
Je la fais sans dessein. En parlant d'une belle,
Chacun, assez souvent, se demande, aime-t-elle?

FIRMIN.

Je le saurais, Monsieur, j'aimerais mieux mentir.
Quand un secret est là, c'est pour n'en pas sortir :
On me connaît ainsi. Bientôt Mademoiselle
Va venir, vous pourrez converser avec elle.
(A part.)
Il est très-curieux, le voisin.

SCÈNE X.

BLAINVILLE.

Me voici
Chez l'ami Dorimon, qui me croit loin d'ici.
Je suis censé venir lui donner des nouvelles
De son ami, de moi : mes craintes sont réelles.
Je me suis proposé sans avoir vu l'objet,
Et fort en étourdi j'ai formé ce projet.
On ne m'a jamais vu, j'avance mon voyage,
Pour juger Félicie avec plus d'avantage ;
Ne me connaissant pas, on se gênera moins,
Je verrai si je dois lui donner tous mes soins ;
Si le bonheur chez soi, les égards, la richesse,
Pourront faire oublier mon manque de jeunesse.
Il est quelque beauté que le bon cœur seduit,
Que la reconnaissance à l'amitié conduit ;

C'est rare, j'en conviens ; mais pour me satisfaire
Peut-être Félicie aura ce caractère.
Si tout répond en elle au portrait qu'on m'a fait,
Son âge n'y fait rien, je l'épouse en effet.
J'ai vu que presque tout n'est qu'erreur dans la vie,
Pour ma dernière, au moins, j'en veux une jolie.
Mais dans ce cabinet allons me reposer,
Car j'ai couru beaucoup, et je vais aviser,
A mon aise, au moyen d'arranger bien ma fable.

SCÈNE XI.

FLORICOUR, FÉLICIE, JULIETTE ;
BLAINVILLE, dans le cabinet.

FLORICOUR.

Ce que vous dites-là, d'honneur est incroyable ;
Le mari qu'on vous donne est mon père.

JULIETTE.

Pas mal.

FÉLICIE.

Je ne m'attendais pas qu'il fût votre rival ?

FLORICOUR.

Blainville, Floricour est mon nom ; pour affaire
Qu'il fallait arranger, j'allais en Angleterre...
J'étais parti du Cap, secondé par les vents ;
Le ciel, pour mon bonheur, les rendit inconstans.
Notre vaisseau, jeté sur les côtes de France,
Ne put remettre en mer. Bientôt votre présence
Me retint dans ces lieux où je suis.

BLAINVILLE, dans le cabinet.

Cette voix
Ne m'est pas inconnue ; oui, c'est mon fils, je crois.

FLORICOUR.

C'est depuis mon départ que mon père a l'envie
D'obtenir votre main.

JULIETTE.

Oh ! c'est une folie
Dont il faut le guérir.

FLORICOUR.

Je suis de ton avis ;
M'enlever Félicie !

FÉLICIE.

Et quand j'aime son fils !

BLAINVILLE.

C'est bien lui... Ce début n'est pas de bon augure.

FLORICOUR.

Sans doute il m'est bien cher... mais dans cette aventure...

JULIETTE.

Le bonhomme, de quoi va-t-il donc s'aviser !
De faire de si loin le projet d'épouser ?

FLORICOUR.

C'est qu'il se croit toujours dans la saison de plaire.

JULIETTE.

Dorimon à plaisir vante son caractère.

FÉLICIE.

Il est fort gai, dit-il.

FLORICOUR.

Comment ! c'est un plaisant.

JULIETTE.

N'est-il pas ennuyeux, au lieu d'être amusant ?

FLORICOUR.

Puis il fait le jeune homme, il faut le voir.

BLAINVILLE.

Courage.

FÉLICIE.

C'est par trop ridicule.

FLORICOUR.

Il est encor volage.

JULIETTE.

Petit fripon !

FLORICOUR.

Malin, très-goguenard.

BLAINVILLE, toujours dans le cabinet.

Fort bien.

FLORICOUR.

Mais surtout en amour il ne doute de rien,
Et se croit à trente ans. Il a, dans sa vieillesse,
Dût-on s'en amuser, les goûts de sa jeunesse.
Est-il au bal ? il danse ; il tient de doux propos,
Régale la beauté de ses vieux madrigaux ;
Et content de lui-même, il croit à sa conquête,
Malgré ses cheveux blancs, faire tourner la tête.

BLAINVILLE.

Le portrait est flatteur.

JULIETTE.

Il faut nous réunir
Pour rompre cet hymen.

FLORICOUR.

Comment le prévenir ?

FÉLICIE.

Non, il n'aura jamais le cœur de Félicie.

BLAINVILLE.

Oh ! bienheureux hasard, que je te remercie !

JULIETTE.

S'il se croit jeune encor, par mes soins il verra
Qu'il est trop vieux pour nous ; son fils épousera.

BLAINVILLE.

On s'arrange sans moi, c'est charmant.

FÉLICIE.

A son âge
C'est bien mal raisonner de se mettre en ménage.

FLORICOUR.

Sans doute il a grand tort.

BLAINVILLE.

Vous le paîrez, mon fils ;
Cachons-nous encor mieux pour n'être pas surpris.

SCÈNE XII.

FLORICOUR, FÉLICIE, JULIETTE.

FÉLICIE.

Mais, tout en plaisantant, comment nous en défaire?

JULIETTE.

Si nous trouvions quelqu'un qui pût le contrefaire.

FLORICOUR.

A quoi bon?

JULIETTE.

Le danger nous force à tout tenter.
Vous perdez tout; quel mal pouvez-vous redouter?
Gagnons d'abord du tems; moi, je crois très-utile
Qu'un homme, quel qu'il soit, représente Blainville.
Il arrive au plus tôt dans huit jours, et ce tems
Suffira pour tromper Dorimon.

FLORICOUR.

Je t'entends:
Quelle est l'utilité de ce prétendu père?

FÉLICIE.

Floricour a raison; quel bien peut-il nous faire?

JULIETTE.

Quel bien! Mais songez donc qu'en paraissant avoir
Des vices, des défauts, Dorimon pourra voir
Qu'il n'est pas fait pour vous; ou bien votre tendresse
Touche ce père au point de céder sa maîtresse.
Comme nous le payons, il nous sera soumis.

Qu'importe à Dorimon, ou Blainville, ou son fils?
Le contrat fait, je vois arriver le vrai père :
D'être joué d'abord il doit être en colère.

(A Floricour.)

C'est son rôle ; aussitôt vous tombez à ses pieds,

(A Félicie.)

C'est dans l'ordre ; pour vous, il faut que vous pleuriez,
C'est essentiel : on sait quel pouvoir ont nos larmes!
La nature en naissant nous les donne pour armes.
Vos pères, par degrés, enfin se calmeront ;
Attendrissez leurs cœurs, vos torts diminûront.
Les fautes de l'amour s'excusent à votre âge ;
D'annuler le contrat ils n'ont pas le courage ;
Et cédant tous les deux au plus doux abandon,
Votre hymen se conclut pour sceller le pardon.

FÉLICIE.

Mais cela n'est pas bien.

JULIETTE.

Bon, pur enfantillage!
Cherchons l'homme qu'il faut pour notre personnage.

FLORICOUR.

Puisque mon père est loin, j'y consens de bon cœur.
J'ai ton affaire, un homme adroit.

JULIETTE.

Vraiment!

FLORICOUR.

D'honneur,
Il fait tout ce qu'on veut, et pourrait contrefaire,
Ma foi, sans se gêner, une famille entière.

JULIETTE.

A merveille ; par lui vous serez présenté.
Un père mène un fils, c'est sans difficulté ;
Vous n'êtes pas connu : cette supercherie
Vous donne le moyen d'être avec Félicie ;
Sans crainte, sans danger, avec sécurité,
Vous pourrez lui parler en pleine liberté.

FLORICOUR.

C'est depuis bien long-tems ce que mon cœur désire :
A cet homme, à l'instant, je m'en vais donc écrire.

JULIETTE.

Sans sortir, au salon rendez-vous au plus tôt,
Et vous trouverez là, je crois, ce qu'il vous faut.

FLORICOUR, à Félicie, en sortant.

Je reviens promptement pour vous montrer ma lettre.

SCÈNE XIII.

FÉLICIE, JULIETTE.

FÉLICIE.

Tu crois que, sans remords, nous pouvons nous permettre
De tromper deux vieillards qui voudraient désunir
Deux cœurs faits pour s'aimer ?

JULIETTE.

Il faudrait les punir
De n'avoir consulté que leur goût, non le nôtre ;
C'est pour soi qu'on épouse, et non pas pour un autre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

Sans indiscrétion peut-on se présenter ?
(Félicie veut sortir.)
Daignez, Mademoiselle, un instant m'écouter.
Vous voyez un voisin, qu'une légère affaire,
A, sans être connu, conduit chez votre père.
Il est sorti, dit-on : je l'attends en ces lieux ;
Mais étant près de vous, je serais beaucoup mieux.

FÉLICIE.

Monsieur, d'y demeurer vous êtes bien le maître.
(Bas à Juliette.)
Cette rencontre-là va nous gêner, peut-être.

JULIETTE.

On se gêne par fois, ne se connaissant pas.

BLAINVILLE.

Aussi je ne veux point vous causer d'embarras ;
Mon désir fut toujours d'être agréable aux belles,
Et dans l'occasion je ferais tout pour elles.
Oui, de vos intérêts je veux prendre le soin.
On trouve souvent près ce qu'on cherche bien loin.
Par fois on vuet tromper un bonhomme de père ?
Et vous voyez en moi quelqu'un prêt à tout faire.

FÉLICIE.

Je ne trompe personne.

JULIETTE.

Et c'est être indiscret
De venir, sans raison, mendier un secret.

BLAINVILLE.

Ah! j'ai des droits au vôtre.

JULIETTE.

Il est plaisant, je pense,
De venir, en entrant, brusquer la confidence.

BLAINVILLE.

Bon! Je n'en suis pas là, c'est fini.

FÉLICIE.

L'entretien
Vous amuse ;... cessez...

BLAINVILLE.

Allons, ne cachez rien.
J'ai l'art de deviner le secret des familles,
Et surtout les projets que font les jeunes filles.

FÉLICIE.

Monsieur, je n'en fais pas.

BLAINVILLE.

Pardonnez moi; comment,
Vous vous en défendez ? Le tour est si charmant.

FÉLICIE.

Monsieur !...

BLAINVILLE.

Dans ce bosquet j'étais seul pour attendre,
Pourquoi parler trop haut? Vous m'avez fait entendre
Votre plan, les complots qui se trament ici;

Et c'est un conjuré que vous voyez aussi.

FÉLICIE.

Qui? vous? Nous badinions.

JULIETTE.

C'était pour nous distraire.

BLAINVILLE.

On écrit à quelqu'un qui va jouer un père.
Je veux prendre sa place, et je vous ferai voir
Que, sans trop me vanter, je pourrai le valoir.
Vous ne vous plaindrez pas de moi, je le parie,
D'abord, d'après son cœur, j'aime qu'on se marie.
Vous haïssez celui qui vient vous épouser,
Je veux, par Dorimon, le faire refuser.

FÉLICIE.

Je n'en ai pas besoin.

BLAINVILLE.

Si fait, Mademoiselle,
Ce rôle m'appartient, et vous verrez mon zèle
A bien m'en acquitter.

FÉLICIE.

Monsieur, plaisantez-vous?

BLAINVILLE.

Non, vraiment, sans tarder, tous deux arrangeons-nous.
Ou d'être du complot accordez-moi la grâce,
Ou j'instruis Dorimon de tout ce qui se passe.

FÉLICIE.

C'est prendre au sérieux un mot dit follement.

JULIETTE.

Peut-on compter sur vous ?

BLAINVILLE.

Oui, j'agis franchement ;
J'ai toujours eu du goût pour de telles affaires.
Ah ! combien j'ai joué de maris et de pères !
Autrefois c'était là mon seul amusement ;
J'avais l'art de saisir le ton du sentiment,
Et je l'aurais encor pour vous, je le confesse ;
Ce feu qu'on sent revivre au sein de la vieillesse,
Qui porte en nous le trouble et la félicité ;
Est toujours émané des yeux de la beauté.
Laissez-moi donc remplir ce rôle pour vous plaire ;
D'un père ridicule ayant le caractère,
Je vais déplaire au vôtre, et demain au plus tard
Je fais remercier votre galant vieillard.

JULIETTE.

Si vous nous disiez vrai...

BLAINVILLE.

Quelle raison, ma chère,
Aurais-je de tromper ? D'honneur, je suis sincère.
Je m'amuse, et vous sers. Quand on peut le saisir,
Il ne faut pas laisser échapper un plaisir.
On ne me connaît pas, tout est d'heureux présage :
Du père, sans danger, je fais le personnage :
Votre amant est son fils, et moi, pour votre bien ;
Je vais m'imaginer bientôt que c'est le mien.
C'est un moyen usé, moyen de comédie,
Je veux le rajeunir ; l'amoureux, je parie,
Sera surpris lui-même, et je réponds, ma foi,

Que vous verrez son père absolument dans moi.

FÉLICIE.

Je ne puis accepter.

BLAINVILLE.

Votre refus m'étonne :

Je sais tout

JULIETTE.

Il paraît une bonne personne.

FÉLICIE.

Quelle fatalité ! Quoi ! vous nous écoutiez ?

BLAINVILLE.

Oui, sans perdre un seul mot de ce que vous disiez.

FÉLICIE.

Vous n'imaginez pas, Monsieur, ce qu'il m'en coûte
Pour accepter votre offre, et combien je redoute
D'avouer que mon cœur s'est donné sans retour :
La faute que je fais est celle de l'amour.
Puisque vous savez tout, je ne puis plus me taire :
Je sens qu'il est honteux de manquer à son père,
De vouloir le tromper ; mais il veut mon malheur.
Vous prendrez, contre lui, le parti de mon cœur ;
Vous me le promettez, Monsieur ? Sans vous connaître,
Ma confiance en vous dans l'instant semble naître ;
Et, dans nos intérêts vous mettant de moitié,
Prouvez que le hasard peut servir l'amitié.

BLAINVILLE.

Il nous sert très-souvent mieux que ne font les hommes,
Et vous en jugerez : au point où nous en sommes,
Je puis vous demander un secret entretien,

Seul avec votre amant, pour qu'il ne cache rien,
Et me peigne à loisir l'humeur, le caractère
De l'homme que pour vous je prétends contrefaire.

FÉLICIE.

Vous allez lui parler en pleine liberté;
Mais ne nous trompez pas.

BLAINVILLE.

J'ai trop de loyauté.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FLORICOUR.

(Blainville se tourne de manière que son fils ne voie pas son visage)

FLORICOUR, dans le fond du théâtre, une lettre à la main.

Quel est ce Monsieur-là?

FÉLICIE, à Floricour

Je n'ai pu m'en défaire;
Il veut vous parler seul, et fera votre père.

FLORICOUR.

Le connaissez-vous?

FÉLICIE.

Non.

FLORICOUR.

Quoi! le premier venu?

FÉLICIE.

Il sait tout, et nous sert.

FLORICOUR.

Qui? lui!

JULIETTE.

C'est convenu.

Vous en serez content; pour moi, je me retire.

(A Blainville.)

Monsieur, c'est le jeune homme, il saura vous instruire

(A Floricour.)

Des défauts de son père; oui, dites tout le mal.

FLORICOUR.

Allons, soit.

JULIETTE, à Blainville.

Pour le moins, c'est un original.

(Floricour s'approche, en souriant, de son père, qui se retourne quand les femmes sont sorties.)

SCÈNE XVI.

BLAINVILLE, FLORICOUR.

FLORICOUR.

O CIEL!

BLAINVILLE.

Fort obligé de mon panégyrique,
Je vois qu'à cœur ouvert votre amitié s'explique.

FLORICOUR.

Quoi! mon père!

BLAINVILLE.

Par vous je dois être approuvé ;
Vous demandez un père, et le voilà trouvé.

FLORICOUR.

Je ne m'attendais pas...

BLAINVILLE.

Ni moi, je vous l'avoue,
A vous voir consentir au tour que l'on me joue.
Quoi ! mon fils ! quoi ! celui qui doit le plus m'aimer
Exagère mes torts, s'amuse à me blâmer ?
Et quand je le retrouve après long-tems d'absence,
Il avilit son père, appui de son enfance !
Vous oubliez déjà qu'il faut que les enfans,
Pour première vertu, respectent leurs parens,
Reconnaissent leurs soins par une amitié pure :
C'est un devoir sacré dicté par la nature.
S'il est des fils ingrats, dans la société,
Toujours ils sont couverts d'un mépris mérité.

FLORICOUR.

Mon père, croyez-moi, c'est une étourderie.

BLAINVILLE.

Cela me plaît à moi d'épouser Félicie ;
Prétendez-vous, Monsieur, pouvoir m'en empêcher ?
Si par des traits charmans elle a su vous toucher,
Pourquoi ne m'avoir pas fait le dépositaire
De votre amour ; touché de cet aveu sincère
J'aurais pu résister à former ce lien ;
Le bonheur de mon fils m'eût tenu lieu du mien.
Mais non, vous vous servez d'un moyen ridicule,
Qui ne peut abuser qu'un père trop crédule ;

Vous peignez mes défauts qu'il vous plaît d'augmenter :
Bafoué par mon fils, je viens me présenter
Comme un de ces tuteurs si bien peints par Molière,
Toujours dupe et trompé quand il cherchait à plaire.
Ridicule !... Est-ce à toi de noircir la couleur ?
Si des vices honteux déshonoraient mon cœur,
L'amitié filiale, empressée à les taire,
Devrait servir d'égide aux défauts de ton père.
La nature pour moi veut avoir des bontés ;
Tu voudrais donc me voir rempli d'infirmités,
Cacochyme, et tout près de mon dernier voyage,
Complaisamment, pour toi, laisser mon héritage ?
Non, parbleu, s'il vous plait, je suis très-bien portant,
Et vous n'en jouirez qu'à mon corps défendant.

FLORICOUR.

Ah ! qu'elle est loin de moi cette idée accablante !
Vivez pour mon bonheur. Sans dessein je plaisante
Sur votre hymen ; mes torts ne sont pas de mon cœur.

BLAINVILLE.

Ah ! je fais le jeune homme ! Et pourquoi pas, Monsieur,
Si je le suis encore ? Oui, tout me le fait croire :
Me voyez-vous manquer de raison, de mémoire ?
On est vieux à tout âge, et j'ai connu souvent
Des vieillards de trente ans morts à tout sentiment.
Moi, je sers l'amitié, l'amour encor peut-être ;
L'aspect de la beauté dans mon cœur le fait naître ;
J'ai toujours grand plaisir à recevoir sa loi ;
Mon acte de naissance est vieux, mais non pas moi.
J'ai, dans l'occasion, le feu de la jeunesse :
C'est la caducité qui prouve la vieillesse.

FLORICOUR.

L'amour m'occupait seul, j'ai parlé sans penser.

BLAINVILLE.

Vous me jetez le gant, je dois le ramasser.
Je ne suis pas encor un si faible adversaire,
Et me défends fort bien quand on me fait la guerre.
Nous aimons même objet ; cherchons qui de nous deux
Aura plus de moyens de voir combler ses vœux.
L'amour sera pour vous ; moi, j'aurai la richesse.
L'intérêt fort souvent fit taire la tendresse :
Quand le cœur veut parler la fortune éblouit ;
L'or soumet plus de cœurs que l'amour n'en séduit :
J'attends de mes projets l'entière réussite.
Un vieillard doit songer à jouir au plus vite.
Comme de sa carrière il voit déjà le bout,
Il doit se dépêcher de profiter de tout.

FLORICOUR.

Ah ! je ne prétends rien disputer à mon père :
Que ne ferais-je pas pour calmer sa colère !

BLAINVILLE.

Il en est un moyen, servez-moi dans ce jour ;
Auprès de Félicie appuyez mon amour ;
Dites-lui que je dois avoir la préférence,
Vous me le devez bien, et moi sans complaisance
Je veux en profiter. En guerre il est permis
De faire à ses desseins, servir ses ennemis.

FLORICOUR.

Quoi ! vous exigeriez !...

BLAINVILLE.

Je fais plus, je l'ordonne.

Il faut, mon cher ami, ne plaisanter personne :
Car on prend sa revanche ; et, sans plus discourir,
De votre ton léger je prétends vous guérir.
Bientôt vous jouirez d'un heureux tête-à-tête ;
Mais qu'à parler pour moi votre bon cœur s'apprête.
A vos prétentions renoncez franchement,
Et rendez-moi l'époux de cet objet charmant.
De plus, ne dites pas que je suis votre père ;
J'ai mon rôle à remplir, et je le veux bien faire.
Je serai là caché, j'entendrai vos discours :
De tout geste surtout j'interdis le secours.
Point de mines, de mots demi-bas : la voix haute
Doit m'instruire de tout. Monsieur, c'est votre faute
Si j'en agis ainsi ; j'aurai les yeux sur vous,
Et, si vous me trompez, c'en est fait entre nous.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FÉLICIE.

FÉLICIE.

Vous devez être au fait, il n'a dû vous rien taire ;
Servez-nous bien.

BLAINVILLE.

Sans doute, et je connais son père
Comme si c'était moi.

FÉLICIE, en riant, à Floricour.

Dans le fait, en entrant,
Vous ne vous doutiez pas que c'était un parent.

FLORICOUR.

J'étais loin de prévoir...

BLAINVILLE.

N'est-ce pas ! C'est si drôle...
Vous verrez si je prends bien l'esprit de mon rôle.

FÉLICIE.

Ah ! je n'en doute pas, d'après ce que j'ai vu.

BLAINVILLE.

Et lui, qui ne dit mot, en est bien convaincu.
D'un mentor, en parlant, j'avais le caractère ;
Bonhomme par moment, tantôt brusque et sévère :
Demandez-lui plutôt.

FÉLICIE.

Bon, c'est ce qu'il nous faut.
Vous allez, dans ce jour, montrer plus d'un défaut...

BLAINVILLE, regardant son fils.

Comme son père en a.

FÉLICIE.

Pour détourner mon père
D'un hymen que je hais.

BLAINVILLE.

Je sais ce qu'il faut faire ;
Et de bon cœur, pour vous, je travaille aujourd'hui.
Je ne sais pas pourquoi je m'intéresse à lui.
S'il a produit sur moi cet effet remarquable,
Je ne m'étonne plus qu'il vous paraisse aimable.
Je deviens son ami, je servirai vos feux.
Et comme en s'aimant bien, on n'est vraiment heureux

Que loin de tout témoin qui nuit à la tendresse,
Tous deux en tête-en-tête il faut que je vous laisse.
Je vous gêne, avouez : je sais que de mon tems,
Quand on m'importunait je n'aimais pas les gens :
Et comme je suis franc, dans des momens semblables,
Moi, j'aurais envoyé le tiers à tous les diables.
Je dois donc prévenir un pareil accident.

(Il revient.)

Mais je prétends encor vous servir quoiqu'absent.
On pourrait vous surprendre, et redoublant de zèle,
En confident discret je ferai sentinelle.

(Il sort en regardant son fils.)

SCÈNE XVIII.

FLORICOUR, FÉLICIE.

FÉLICIE.

Convenez que cet homme est aimable et charmant :
Le hasard nous sert bien.

FLORICOUR.

Oui, tout-à-fait, vraiment.

FELICIE.

Il faut qu'il ait le cœur bien sensible et bien tendre,
A juger l'intérêt qu'à nous il vient de prendre.
Non, je n'en reviens pas : au gré de mon désir,
Il serait bien plaisant s'il allait réussir.

FLORICOUR.

Oui, très-plaisant pour nous.

FÉLICIE.

J'ai beaucoup d'espérance.

FLORICOUR.

C'est le cas; nous avons la plus heureuse chance.

FÉLICIE, riant.

Votre père est bien loin de s'attendre à ce tour.

FLORICOUR.

Il est capable au moins de nous le rendre un jour:
Et j'ai peur de lutter contre lui.

FÉLICIE.

Quelle crainte!

FLORICOUR.

Je la croirais fondée, à vous parler sans feinte.
Si je le vois de loin contre nous irrité,
Jugez ce qu'il sera dans la réalité.

FÉLICIE.

A ce discours nouveau, je ne puis rien comprendre.
Hé, quoi!

FLORICOUR.

Mon père vient; je crois déjà l'entendre,
Et sa voix dans mon cœur, pénètre avec l'effroi.
D'avance, tout me peint son courroux contre moi;
Lorsque de son hymen ici le bruit circule:
En effet, j'ai jeté sur lui du ridicule.
Afin de m'en punir, il est homme aujourd'hui,
S'il vient, à m'ordonner de vous parler pour lui.
Et ce qu'il veut, il faut absolument le faire.

FÉLICIE.

Vous le faites agir d'une étrange manière.

FLORICOUR.

Je ne dis rien de trop, je vous en réponds bien.
Supposons qu'il soit là, d'après cet entretien;
Il me voit, il m'observe, et me contraint de dire
Que, malgré cet amour que tout en vous inspire,
Je ne dois plus prétendre à fixer votre choix;
Qu'il veut vous épouser à ma place : et je dois
Vous engager moi-même à préférer mon père,
Comme le seul moyen de calmer sa colère.

FÉLICIE.

Et mais, y pensez-vous? Comment! vous qui trouviez
Qu'il a mille défauts?

FLORICOUR, vivement.

Vous les exagériez.

FÉLICIE.

D'après vous.

FLORICOUR, de même.

Non, vraiment.

FÉLICIE.

Quel est donc ce langage!
Tantôt tout était bon pour rompre un mariage
Qui nous déplaît si fort : maintenant vous voulez
M'y contraindre vous-même. Expliquez-vous, parlez.

FLORICOUR, embarrassé.

C'est qu'un père n'est pas un rival ordinaire.

FÉLICIE.

Mais il est ridicule, en cherchant à me plaire.
Ne l'avez-vous pas dit ?

FLORICOUR, plus haut, et vivement.

Oh ! non, pas tout-à-fait.
Si j'ai pu plaisanter, ce n'est pas sans regret.
Chacun a ses défauts : n'avons-nous pas les nôtres ?
Et mon père en a moins, j'en réponds, que bien d'autres.
Il est aimable encor, et le mal n'est pas grand,
S'il a pu vous aimer, mon cœur en est garant.
En voulant du retour, si mon père s'abuse,
On n'aura qu'à vous voir, ce sera son excuse.

FÉLICIE.

Vous m'impatientez en me parlant ainsi :
Mais ne dirait-on pas, vraiment, qu'il est ici.

FLORICOUR.

Je ne dis pas cela : si vous pouviez comprendre
Ce qui se passe en moi ; je ne puis vous le rendre.
Tout me dit que je dois être plus circonspect,
A la plaisanterie il succède un respect.

FÉLICIE.

Floricour, qu'avez-vous ? Que veut dire ce trouble ?

FLORICOUR.

Je n'ai rien.

FÉLICIE.

C'est tromper ; car je vois qu'il redouble

FLORICOUR, ayant l'air de s'adresser à son père.

Hé bien, je l'avoûrai, j'éprouve des remords
De tout ce que j'ai fait : oui, j'ai les plus grands torts.

FÉLICIE.

Mais quel effet sur vous cet homme a-t-il pu faire ?
Vous feriez soupçonner que c'est là votre père.

FLORICOUR, fesant des signes.

Non, vraiment ; mais il l'a représenté si bien !

FÉLICIE.

Quel signe faites-vous ?

FLORICOUR, très-haut.

Qui ? moi ? je ne fais rien.
Je vous dis simplement que cette ressemblance
M'a fait sentir combien je dois d'obéissance.
Puisqu'on veut votre main, vous devez la donner ;
Et je fais de mon mieux pour vous déterminer.
A l'amour paternel, ma chère Félicie,
Il faut absolument que je me sacrifie.

FÉLICIE, avec dépit.

Vous l'exigez, Monsieur, je veux vous obéir.

FLORICOUR, en pleurant.

Croyez que c'est me faire un sensible plaisir.

FÉLICIE.

Je vous déclare donc que, pour vous satisfaire,
Dès qu'il arrivera, j'épouse votre père.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

ÉPOUSER ce vieillard ! que dites-vous donc là ?
L'humeur vous fait parler, je m'oppose à cela.
Que deviendrait mon rôle ? Ah ! pour votre avantage,
Je ne veux pas quitter sitôt mon personnage.
Quoi ! je vous laisse seuls, et c'est pour vous bouder !
Allons, vite, songez à vous raccommoder.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE.

TOUT est-il arrangé ? Dorimon va, je pense,
Être dupe aisément.

BLAINVILLE.

Oui ; pour ma récompense
Je ferai leur bonheur.

JULIETTE.

Je vous seconderai
Dans cette occasion le plus que je pourrai.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

FIRMIN.

Cousin, il faut sortir, s'il vous plaît ; l'heure approche
Où Monsieur va rentrer, et je crains son reproche.

BLAINVILLE.

Vous avez des parens dans ces lieux?

FLORICOUR.

Je le crois ;
Et tout doit le prouver, puisqu'ici je les vois.

FIRMIN.

Ce jeune homme est, Monsieur, cousin de Juliette.

BLAINVILLE.

Je ne m'en doutais pas, l'alliance est secrète.

JULIETTE.

Non, mon droit est trop clair pour être contesté.

BLAINVILLE.

Laissez-moi m'applaudir de cette parenté.
Si mon fils est cousin, je dois l'être, je pense.
Cousine, à l'impromptu, nous fesons connaissance.

FIRMIN.

Ce serait votre fils?

BLAINVILLE.

Oui, le ciel a permis
Que tous les bons parens soient ici réunis.

FIRMIN.

Pour ma tranquillité, voulez-vous bien permettre
Qu'il s'en aille ? en restant, il peut me compromettre.

BLAINVILLE.

Rassurez-vous, ici je viens pour épouser ;
Sans fâcher Dorimon, je puis bien disposer
D'un fils qui m'est si cher; il a le droit, j'espère,
D'assister le premier aux noces de son père.
Ainsi ne craignez rien, quand mon ami viendra,
Loin de vous en vouloir, il vous approuvera.

FIRMIN.

Vous, épouser ! Tantôt, si j'ai bonne mémoire,
Vous parliez d'un ami ; vous m'en fesiez accroire.

BLAINVILLE.

Ah ! ne vous fâchez pas.

FIRMIN.

C'est mépriser les gens
Que de se cacher d'eux. Mais qu'est-ce que j'entends ?
Est-ce Monsieur qui vient ?

FÉLICIE, bas, à Blainville.

C'est mon père ; courage.

BLAINVILLE.

Hé! n'ayez donc pas peur ; je suis le personnage
Qu'on attend. C'est fini.

JULIETTE.

Vous êtes tout pour nous.

FÉLICIE.

Monsieur, servez-nous bien.

BLAINVILLE.

Je n'agis que pour vous.

FLORICOUR, à part.

On ne m'observe plus; sortons. Si Félicie,
Pouvait suivre mes pas. J'ai la plus grande envie
De l'instruire de tout.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, DORIMON.

DORIMON, à Firmin.

Hé! quel homme est-ce là?

FIRMIN.

Monsieur, c'est votre gendre.

(Il sort.)

DORIMON.

Il arrive déjà!
Ce serait vous, Blainville?

BLAINVILLE.

Oui, vraiment, je devance
Le jour fixé, guidé par mon impatience.

DORIMON.

Embrassons-nous; le cœur dans vos bras me conduit,
Car sans nous être vus l'amitié nous unit.

BLAINVILLE.

Et ce n'est pas un mot, c'est un sentiment tendre
Que pour jamais de moi vous avez droit d'attendre.

DORIMON.

Mais de cette amitié qui règne entre nous deux
Certain projet, je crois, va resserrer les nœuds.

JULIETTE, bas à Félicie.

Bon début.

DORIMON.

Vous venez de parler à ma fille !

BLAINVILLE.

Elle accroît mon désir d'être de la famille ;
Sa grâce, sa beauté, son aimable entretien
Me promettent déjà le plus heureux lien.
J'ai jugé que son cœur est exempt de finesse,
Qu'il va tout bonnement sans employer l'adresse ;
Que, si de la contraindre on voulait s'aviser,
Il ne serait jamais capable de ruser.

FÉLICIE, bas à Juliette.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

DORIMON.

Hé quoi, ma Félicie,

(A Blainville.)

Il te connaît déjà ? Vous plairez, je le parie.

BLAINVILLE.

Je doublerai de soin pour mériter son choix ;
Alors je pourrai dire à son cœur, je la dois :
Si le hasard heureux m'a donné la richesse,
Je ne veux l'employer qu'à servir ma tendresse.
Ma femme chaque jour en connaîtra l'effet ;
Qu'elle forme un désir, il sera satisfait.
Ce n'est pas un époux qu'elle verra près d'elle,

C'est l'amant délicat, c'est l'amitié fidèle.

FÉLICIE, bas à Blainville.

Monsieur, vous promettiez tantôt différemment ;
Soyez donc ridicule, ou servez mon amant.

BLAINVILLE, bas à Félicie.

Je me sers, et pour moi cela vaut mieux, je pense.

DORIMON.

Vous parlez bas ; tous deux déjà d'intelligence :
J'en suis vraiment charmé.

BLAINVILLE.

Mon ami, ce n'est rien :
Crainte de jeune fille, et vous comprenez bien
Que sa pudeur voudrait retarder la journée
Où l'amour l'obtiendra des mains de l'hyménée.
Mais mon empressement ne veut pas de retard,
Et nous terminerons demain tout au plus tard.

FÉLICIE, bas à Blainville.

Monsieur, y pensez-vous ?

JULIETTE, bas à Félicie.

D'honneur, je m'en méfie.
Il va vous épouser, j'en tremble, Félicie.

FÉLICIE, bas à Blainville.

Parlez pour Floricour, au nom du ciel.

BLAINVILLE, bas à Félicie.

Ma foi,
Quand on est près de vous, on doit parler pour soi.

JULIETTE, bas.

Vous êtes donc un fourbe ?

DORIMON.

Encore du mystère ?

BLAINVILLE.

Je lui dis que je vais aller chez le notaire :
Que, malgré les raisons qu'elle veut me donner,
Mon cœur me presse trop, et qu'il faut terminer.

DORIMON.

Allons, sans écouter sa frayeur passagère,
En signant le contrat finissons cette affaire.

BLAINVILLE.

A l'instant.

FÉLICIE.

C'en est trop ; vous me poussez à bout.
Mon père, demeurez, je vais vous dire tout.
Je sens qu'en vous parlant j'ai besoin d'indulgence ;
Mais je ne puis garder plus long-tems le silence.
Tantôt au désespoir....

BLAINVILLE.

Qu'est-ce que vous direz ?
J'arrive ici, j'écoute, et vous, vous conspirez ;
Vous formez le projet de tromper votre père,
En rendant ridicule un ami qu'il préfère ;
Un autre doit jouer ce personnage-là :
Je m'offre ; on n'ose pas, et bientôt me voilà
Confident par hasard. Ce qui doit vous surprendre,
C'est que de Dorimon je suis vraiment le gendre.

JULIETTE.

Monsieur, n'en croyez rien, ce sont là des détours,
Votre gendre n'arrive ici que dans huit jours.

DORIMON.

Il me l'écrit, c'est vrai.

BLAINVILLE.

Mais, j'ai fait diligence.

FÉLICIE.

Votre prétendu fils vous connaîtrait, je pense ;
Eh bien ? il m'a nié très-positivement
Que vous fussiez son père.

JULIETTE.

A Firmin, en entrant,
Vous n'avez pas du tout parlé de mariage ;
Et c'est pour un ami que vous venez.

BLAINVILLE.

Courage,
Les dépositions fondent ici sur moi.

JULIETTE.

On ne peut trop punir votre manque de foi.
Votre paternité n'est qu'un rôle éphémère,
Et c'est fort mal à vous de vouloir rester père.

DORIMON.

Quoi ! se peut-il?

JULIETTE, apercevant Firmin.

Firmin, approche, et conte-nous
Si cet homme en entrant t'a dit qu'il fût l'époux
Qu'on attend.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

FIRMIN.

Non, vraiment, il venait pour affaire,
De la part d'un voisin.

JULIETTE.

Eh bien? la chose est claire.

BLAINVILLE.

Je suis vraiment Blainville, et ris de votre erreur.

JULIETTE.

Monsieur, je vous réponds que c'est un imposteur....

FIRMIN.

Moi qui le laisse entrer sur sa parole!

DORIMON.

Un faux père,
Des complots! je vais débrouiller ce mystère;
Oui, tout peut s'éclaircir; mes lettres feront foi :
Montrez-les.

BLAINVILLE, les cherchant.

Dans l'instant.... Je les croyais sur moi.

DORIMON.

Cherchez.

BLAINVILLE.

Sur mon bureau les aurais-je laissées?

(A part.)
Allons jusques au bout.

JULIETTE.

Elles sont oubliées....
C'est une ruse encore. Enfin, vous voilà pris.

BLAINVILLE.

J'en conviens, et je sors. Mais, où donc est mon fils?

JULIETTE.

Cessez....

BLAINVILLE.

C'est un parent qui connaît votre zèle.

DORIMON.

Votre fils?

BLAINVILLE.

Étant bien avec Mademoiselle,
Il va me protéger.

DORIMON.

Comment! il est ici?

BLAINVILLE.

(Montrant Juliette.)
Oui, comme chez lui, grâce à son bon cœur.

DORIMON.

Ceci
Me paraît un peu fort. Quoi! malgré ma défense!
Où donc est ce Monsieur?

FÉLICIE.

Par sa seule présence
Floricour fera voir qu'il mérite mon choix.

Pardonnez, je ne puis obéir à vos lois :
De tout autre que lui l'hymen ne peut me plaire.
Mais le voici.... Tombez aux genoux de mon père.

SCÈNE XXIV.

LES PRECÉDENS, FLORICOUR.

FLORICOUR, *se jetant aux genoux de Blainville; Félicie, Juliette, Firmin marquent leur surprise.*

Laissez-moi me jeter plutôt aux pieds du mien,
Du moins pardonnez-moi si vous m'ôtez mon bien.

JULIETTE.

C'est son fils !

FÉLICIE.

Votre père! et tantôt, ici même
Vous me l'avez nié.

FLORICOUR.

Pour tromper ce que j'aime
Il fallait des motifs bien puissans.

BLAINVILLE.

Levez-vous.
Il agit par mon ordre.

JULIETTE.

Il nous a joués tous.
Ah! le rusé vieillard!

BLAINVILLE.

Je vais rester, je pense;

(A Dorimon.)

D'autant plus que voici votre correspondance.

DORIMON.

Mon ami, je vous crois ; quand ils me trompaient tous,
Mon cœur, même en doutant, penchait toujours pour vous.
Je vais....

BLAINVILLE.

Ne grondez pas. Servant leur stratagême,
J'ai voulu, par plaisir, le prolonger moi-même.
Mais voici deux rivaux : l'un doit être éconduit,
L'autre de son amour va recueillir le fruit.

DORIMON.

Je ne connaissais pas Monsieur, ni sa tendresse.

BLAINVILLE.

Je dois avoir sur lui du moins le droit d'aînesse.

FÉLICIE.

Ah ! ne le traitez pas avec sévérité.

JULIETTE.

Monsieur, l'on voit en vous certain air de bonté.

BLAINVILLE.

Mon air ment quelquefois.

FLORICOUR.

Je tremble, et je l'adore.

BLAINVILLE.

Tu doutes de mon cœur, c'est m'outrager encore.
De tout autre que moi tu pourrais t'alarmer ;
Mais on punit un fils sans cesser de l'aimer.
A l'amour paternel lorsque tu fais outrage,

Je me venge en fesant un heureux mariage.

(Il unit ses enfans.)

Vous l'approuvez, je pense?

DORIMON.

Oui, vraiment, de bon cœur.

FLORICOUR.

Ah! mon père!

FÉLICIE.

Monsieur!

BLAINVILLE.

Je fais votre bonheur.
Tout est dit. Entre nous, plus de détours, j'espère.
Pour être heureux deviens bon époux et bon père;
Et si jamais ton fils se conduit comme toi,
Donne-lui la leçon que tu reçois de moi.

FIN DU CONFIDENT PAR HASARD.

L'AMOUR ET LE PROCÈS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. GAUGIRAN NANTEUIL,

Représentée, pour la première fois, sur le premier Théâtre-Français, le 4 décembre 1820.

NOTE SUR M. NANTEUIL.

M. GAUGIRAN NANTEUIL, né à Toulouse, a été secrétaire-général du garde-meuble sous le gouvernement impérial, et a occupé le même emploi depuis la rentrée du Roi. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a donnés, on distingue les suivans, qui ont eu le plus de succès :

Lulli et Quinault, opéra-comique; *la Mode ancienne et nouvelle*, idem; *le Tuteur fanfaron*, id.; *le Charme de la Voix*, id.; *les Maris garçons*, id.

Il a fait en société avec M. Étienne :

L'Apollon du Belvédère, le Carnaval de Beaugency, le Pacha de Surêne, les Deux Mères, la Petite École des Pères, et *le Nouveau Réveil d'Épiménide.*

PERSONNAGES.

SAINVAL, maître des requêtes, amant de madame Saint-Géran.

DERMON, colonel, amant d'Eugénie.

MADAME SAINT-GERAN, tante d'Eugénie.

EUGÉNIE.

UN VALET, personnage muet.

La scène est à Paris, chez madame Saint-Géran.

L'AMOUR
ET LE PROCÈS,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, MADAME SAINT-GÉRAN.

EUGÉNIE.

NON, ma tante, jamais je n'oublîrai, j'espère,
Tout l'amour que je dois à ma seconde mère;
Orpheline au berceau, dans tes soins prévenans,
N'ai-je pas retrouvé les soins de mes parens?
Ton bras fut le soutien de ma première enfance,
Ta raison éclaira mon inexpérience.
Tu formas à la fois mon esprit et mon cœur;
Je te dois tout, enfin, je te dois le bonheur.
Je n'avais qu'un procès pour unique héritage,
Tu le défends encor; mais avec un courage,
Un zèle!...

MADAME SAINT-GÉRAN.

Eh! cesse donc d'admirer ma vertu.

Je n'ai, ma chère enfant, fait que ce que j'ai dû;
Tu perdis, jeune encore, et ton père et ta mère;
De l'un j'étais la sœur, l'autre m'était bien chère.
Recueillir leur enfant, défendre avec chaleur
Un procès d'où dépend ton bien et leur honneur,
Tel était mon devoir : je l'ai rempli, je pense;
Mais dans ton amitié, dans ta reconnaissance,
N'en trouvé-je donc pas un salaire bien doux?
De tout autre sujet, de grâce, occupons-nous;
De Dermon, par exemple.

EUGÉNIE.

Oh! ma tante!

MADAME SAINT-GÉRAN.

Ma nièce,
De Dermon autrefois tu me parlais sans cesse :
De vertu, de mérite et de candeur rempli,
A t'entendre, c'était un jeune homme accompli;
Celui-là, disais-tu, rendra sa femme heureuse;
Tu rougis, mon enfant, ne sois donc pas honteuse;
Dermon a pu te plaire....

EUGÉNIE.

Oui; mais il est bien changé.
Il a, je ne sais où, pris certain préjugé
Contre tout notre sexe; il pense au fond de l'ame
Que rien n'est plus léger que le cœur d'une femme;
Tromper, dit-il, voilà leur seule ambition;
Et ne fait pas pour moi-même une exception,
A moins que je ne veuille à son amour extrême
Répondre clairement par ces mots : JE VOUS AIME.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Je vous aime ? est-il vrai ? c'est t'estimer bien peu
Que de te demander un si pénible aveu.

EUGÉNIE.

Rassure-toi, d'ailleurs, soit hasard, soit prudence,
Et, comme si j'avais deviné ta défense,
Je n'ai jamais voulu, quoiqu'il l'ait désiré,
Avouer le penchant qu'il m'avait inspiré.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Tant mieux ; on ne sait pas de quelle conséquence,
Pour une demoiselle, est la moindre imprudence ;
Mais Dermon de ton cœur doute encore aujourd'hui,
Il t'aimera toujours, tu peux compter sur lui.
Pour le rendre constant, mais avec certitude,
D'un amant prolongeons la douce inquiétude :
Notre adresse nous sert autant que nos vertus.
L'homme sûr d'être aimé, bien souvent n'aime plus.

EUGÉNIE.

Ah ! ah ! monsieur Dermon, c'est donc par inconstance
Que vous désirez tant savoir ce que je pense ?
Cet aveu, j'en réponds, vous l'attendrez long-tems.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Tu le vois, ces messieurs ne sont jamais contens ;
C'est comme ce Sainval qui, depuis mon veuvage,
Me parle à tout moment d'un nouveau mariage.

EUGÉNIE.

C'est assez naturel ! Il t'aime tendrement,
Et voudrait t'inspirer le même sentiment.
Il est d'ailleurs très-gai, d'un caractère aimable.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Sa tendresse pour moi, je pense, est véritable.

EUGÉNIE.

Plus je songe à ce nœud, ma tante, et plus je crois
Que l'hymen te rendrait heureuse sous ses lois.

MADAME SAINT-GÉRAN.

M'engager de nouveau serait une folie.

EUGÉNIE.

Pourquoi donc? n'es-tu pas encor jeune?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Eugénie,
Tu perdras tout mon bien.

EUGÉNIE.

Je garderai ton cœur.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Songe à tes intérêts.

EUGÉNIE.

Je songe à ton bonheur.
Ah! quel plaisir pour moi, si la même journée,
Chère tante, éclairait notre double hyménée!

MADAME SAINT-GÉRAN.

Eh! je ne dis pas non.... Mais un petit moment;
Tu parais à Dermon t'intéresser vraiment:
Tombât-il aujourd'hui dans l'indigence extrême,
Heureux ou malheureux, tu l'aimerais de même.
Pour Sainval, à mon tour, je pense comme toi.
Mais ces Messieurs ont-ils autant de bonne foi?

Le tems te l'apprendra ; c'est à notre richesse
Que nos amis souvent mesurent leur tendresse !
Si chacune de nous, dans le même moment,
Et perdait son procès, et perdait son amant,
Combien nous rougirions, nous voyant délaissées,
De nous être avec eux un peu trop avancées !
Chère amie, il faut donc, jusqu'à l'événement,
Agir, si tu m'en crois, toutes deux prudemment.

EUGÉNIE.

C'est cela, cachons-leur notre amour et nos peines,
Tant que de ce procès nous serons incertaines.

MADAME SAINT-GÉRAN.

C'est sans faute aujourd'hui que l'on doit le juger.
Or, voici mon projet qui peut tout arranger.
Perdons-nous ! c'en est fait de notre mariage,
Loin de Paris, au sein d'un modeste ermitage,
Oubliant nos plaisirs, notre amour, nos penchans,
Nous irons toutes deux goûter la paix des champs.
Gagnons-nous, au contraire ! il n'en est plus de même,
Je permets qu'à Dermon tu dises : JE VOUS AIME.
Et déjà je le vois, charmé de son destin,
Venir à deux genoux me demander ta main.
Moi, de votre bonheur pour n'être point jalouse,
Au désir de Sainval je cède, oui, je l'épouse.

EUGÉNIE.

C'est arrêté ?

MADAME SAINT-GÉRAN.

C'est dit.

EUGÉNIE.

Sainval sera content.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Je vais mettre un chapeau, ton procureur m'attend :
Nous avons à causer, et dans la matinée,
Chez les juges je veux faire aussi ma tournée;
Sans adieu.

EUGÉNIE.

Dis moi donc, ma tante, si Dermon
Ce matin, par hasard, venait dans la maison,
Sans cesse tu l'entends, il se plaint, il soupire,
Je suis embarrassée, et ne sais que lui dire;
Il est à tout moment à me parler d'amour.

MADAME SAINT-GÉRAN.

On use, dans ce cas, ma chère, de détour,
On ne dit mot : craint-on de paraître impolie?
On parle du beau tems, que sais-je? de la pluie;
On plaisante, et sachant saisir l'occasion,
On détourne avec art la conversation :
De cette leçon-là, souviens-toi bien, ma chère.

EUGÉNIE.

Je ne l'oublirai pas, ma tante, je l'espère,
Dermon peut avec moi causer quand il voudra;
La pluie et le beau tems! je ne sors pas de là.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Amuse-t'en un peu, c'est très-bien, chère amie;
Mais du procès surtout, pas le mot, je t'en prie.

EUGÉNIE.

Sois tranquille.

(Madame Saint-Géran sort.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE.

En effet, ma tante a bien raison,
De mon procès dépend ma fortune, et Dermon
L'ignore absolument : pour jamais ruinée,
Si j'allais de Dermon me voir abandonnée!
Mais un pareil soupçon n'est guère généreux,
Pour venir de sa part, le trait est trop affreux.
Ah! je le connais bien, délicat et sensible,
Il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être susceptible.
Un fat, par son mérite, aurait cru me charmer,
Et Dermon doute encor que je puisse l'aimer;
Par ses soupçons, sans doute, il me met au supplice;
Mais je veux qu'aujourd'hui même cela finisse :
Il ne pourra douter de mon tendre penchant;
Je suis triste, il arrive, et je ris sur-le-champ;
Mettons dans mou accueil un abandon extrême;
Disons-lui tout enfin, excepté je vous aime;
Mais le voici.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, DERMON.

DERMON.

Peut-on sans indiscrétion
Vous offrir le bonjour?

EUGÉNIE.

C'est vous, monsieur Dermon;
De si bonne heure?

DERMON.

Oh! oh! la remarque est étrange?
Je vais me retirer, puisque je vous dérange.

EUGÉNIE.

Qui peut vous suggérer de semblables soupçons?

DERMON.

Je croyais...

EUGÉNIE.

Je croyais... sont-ce là des raisons?

DERMON.

Vous le voyez, le sort me poursuit sans relâche,
Je ne fais que paraître, et déjà je vous fâche.

EUGÉNIE.

Quel serait le motif, dites, de mon courroux?
Mais non, vous tourmenter est un plaisir pour vous.

DERMON.

Pardon, de l'amour vrai tel est le caractère.
L'amant tendre est timide, et la peur de déplaire
Lui fait presque toujours craindre d'avoir déplu.

EUGÉNIE.

Vous tremblerez toujours; vous l'avez résolu.
Rassurez-vous donc.

DERMON.

Soit : mais, tenez, Eugénie,
Nous allons nous brouiller encor, je le parie.

EUGÉNIE.

Encor !

DERMON.

C'est presque sûr. Les momens les plus doux
Sont ceux que, chaque jour, je passe auprès de vous.
Les yeux ont, je le sais, aussi leur éloquence ;
Mais je vous ennuîrais par un trop long silence ;
Il faut donc vous parler, et voilà l'embarras,
Aux peines qu'on ignore on ne compâtit pas.
Du même sentiment préoccupé sans cesse,
Ma conversation roule sur ma tendresse.
Je vous peins mes tourmens, mon espoir, mes projets ;
Et je reviens toujours sur les mêmes sujets.
Je crois vous attendrir, inutile espérance !
Dans le même moment vous songez à la danse,
Vous citez le roman, ou la mode du jour,
Bref, vous parlez de tout, excepté de l'amour.

EUGÉNIE.

Je suis pour cette fois excusable, j'espère ;
Ce n'était pas à moi d'en parler la première.

DERMON.

J'ai tort, et j'en conviens ; voyez ma loyauté !
Ma bouche n'a jamais trahi la vérité.
Aussi, quand je vous dis combien vous m'êtes chère,
Que je n'aime que vous, qu'à tout je vous préfère.
Pourquoi me laisser vivre inquiet, incertain,
Attendant tour-à-tour et craignant mon destin ?
Vous en êtes l'arbitre. Ah ! si mon sort vous touche,
Il dépend d'un seul mot sorti de votre bouche.

EUGÉNIE, à part.

Ma tante avait raison, ses conseils sont prudens.

(Haut.)

Il me semble qu'il fait aujourd'hui bien beau tems.

DERMON.

Le beau tems ! la réponse est juste et conséquente.

EUGÉNIE.

La campagne doit être en ce moment charmante ;
Le murmure des eaux, le doux calme de l'air...
Qu'en dites-vous ?

DERMON.

J'ai lu ce morceau dans Gessner.

EUGÉNIE, à part.

Quand j'y songe, vraiment, ce n'est pas trop honnête.
(Haut.)
Vous me pardonnerez, j'étais un peu distraite.

DERMON.

Pourquoi vous excuser ? point de ménagement ;
Faites-vous un plaisir d'augmenter mon tourment,
Devenez chaque jour plus cruelle et plus dure ;
Sans doute, pour calmer les peines que j'endure,
Il suffirait d'un mot qui me serait bien doux,
D'un mot que je demande en tremblant à genoux,
D'un JE VOUS AIME, enfin.

EUGÉNIE.

Relevez-vous de grâce.

DERMON.

Mon importunité vous fatigue et vous lasse.

EUGÉNIE.

Monsieur...

DERMON.

Finissons-en, terminons ces débats;
Dites-moi seulement que vous ne m'aimez pas.
Mais vous n'en direz rien. Bah! vouloir qu'une femme
Vous fasse clairement lire au fond de son ame,
Exiger qu'elle soit simple dans ses discours,
Naïve en ses aveux, franche dans ses amours,
C'est vouloir, remontant au bon tems de nos pères,
Faire rétrograder, comme on dit, les lumières.
Le monde où nous vivons est trop civilisé,
Il faut pour être heureux surtout être rusé,
Savoir au sentiment substituer l'adresse,
Et faire assaut d'esprit et non pas de tendresse.

EUGÉNIE.

En aucun genre ici je ne prétends lutter,
Et ne veux pas surtout avec vous discuter.
Rarement, selon vous, une femme est sincère,
Bien peu savent aimer, toutes cherchent à plaire;
Mais ma tante m'a dit aussi plus d'une fois
Que le monde était plein de séducteurs adroits,
Qui, prenant de l'amour le masque et le langage,
Se font de nous tromper un cruel badinage.

DERMON.

Ah! c'est en vérité me faire trop d'honneur.
Je suis donc à vos yeux un adroit séducteur?

EUGÉNIE.

Eh! non, Monsieur, c'est moi qui suis fausse et rusée,
Qui pour vous plaire enfin suis trop civilisée.
C'est un malheur, qu'y faire? il faut s'en consoler.

DERMON, à part.

Si l'on m'aimait, ainsi pourrait-on me parler ?
Allons, éloignons-nous.

EUGÉNIE, à part.

Comment donc, il me quitte !

(Haut.)

Je veux vous épargner l'embarras de la fuite.

DERMON.

Eugénie, écoutez...

EUGÉNIE.

Adieu, monsieur Dermon.

DERMON.

Un seul moment encor, de grâce !

EUGÉNIE.

Monsieur, non.

DERMON, à part.

Cette femme jamais n'aura le cœur sensible.

EUGÉNIE, à part.

Allons, j'en désespère, il est incorrigible.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-GÉRAN, DERMON, SAINVAL.

SAINVAL.

Te voilà, colonel ?

DERMON.

Sans doute, laisse-moi,

Je n'ai de plaisanter guère sujet ma foi.

SAINVAL.

Toujours fâché ?

DERMON, à madame Saint-Géran.

Madame, une affaire importante
Loin de ces lieux m'appelle, il faut que je m'absente.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Déjà ?

DERMON.

Mille pardons, je viendrai tout exprès
Plus tard vous exprimer ma peine et mes regrets ;
Adieu, Madame.

(Il sort.)

MADAME SAINT-GÉRAN.

(A Sainval.)

Adieu, Monsieur. Que signifie
Ce grand air de réserve et de cérémonie ?
Êtes-vous mal ensemble ?

SCÈNE V.

MADAME SAINT-GÉRAN, SAINVAL.

SAINVAL.

Eh ! je ne sais pourquoi
Il semble m'en vouloir.

MADAME SAINT-GÉRAN.

A vous ?

SAINVAL.

Sans doute, à moi.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Quel est donc le sujet?

SAINVAL.

C'est une bagatelle;
Mais à propos de rien il me cherche querelle.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Deux amis!

SAINVAL.

Hier soir, encore un mót de plus
A des extrémités nous en serions venus.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Épousez donc quelqu'un dont la folle manie
Sans cesse pour un mot exposera sa vie.

SAINVAL.

Voilà de vos raisons! je l'aurais parié,
Mais on ne se bat plus quand on est marié!
Il est un moyen sûr de rendre un homme sage;
On n'a, vous le savez, qu'à le mettre en ménage.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Vous plaisantez, je crois, où donc prendriez-vous
Les qualités que doit posséder un époux?
Vous pensez qu'il suffit d'être galant, aimable;
Mais le point principal, c'est d'être raisonnable;
Et vous, si bien reçu dans Paris, à la cour,
Vous, l'un des ornemens de nos cercles du jour,
Abandonnerez-vous ce brillant avantage
Pour le plaisir obscur d'être heureux en ménage?

SAINVAL.

Jusqu'ici, j'en conviens, j'ai fait un peu de tout.
Le monde, les plaisirs étaient fort de mon goût.
Aujourd'hui si je joue, et surtout si je danse,
Je peux vous l'assurer, c'est pure complaisance ;
Il faut se rendre utile à la société.
Dans l'esprit je conserve encor quelque gaîté.
Cela m'empêche-t-il de raisonner, Madame ?
De songer quelquefois dans le fond de mon ame,
Au sort d'un vieux garçon ?... J'ai déjà quarante ans.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Avez-vous pour cela, mon cher, plus de bon sens ?

SAINVAL.

De grâce, finissez, c'est me faire un outrage ;
Qui ? moi ? je n'aurais pas de bon sens... à mon âge !

MADAME SAINT-GÉRAN.

Pauvres humains, le sort ainsi nous a traités ;
Le chagrin, la douleur et les infirmités
Ne viennent que trop tôt nous surprendre ; au contraire,
La raison semble exprès arriver la dernière.

SAINVAL.

Allons, je suis un fou, puisque cela vous plaît ;
Vous me faites cadeau de ce joli brevet :
Le monde heureusement me rend plus de justice,
La cour me voit d'un œil, Dieu merci, plus propice.
Sachez donc, puisqu'il faut faire ici de l'éclat,
Que je suis... vous riez ?... un grave magistrat.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Un magistrat, vous ?

SAINVAL.

Moi.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Bref, qu'est-ce que vous êtes?

SAINVAL.

Madame, vous voyez un maître des requêtes,
Nommé depuis hier.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Quoi! vraiment?

SAINVAL.

Tout de bon.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Monsieur le magistrat, excusez-moi, pardon.

SAINVAL.

On me croit, vous voyez, du bon sens dans le monde.
Oui, je veux terminer ma course vagabonde.
De conduite, aujourd'hui, je me suis fait un plan;
J'aurai, quand je devrais rencontrer un tyran,
Quelqu'un qui me commande et règne sur mon ame.
Vous m'entendez, je crois, je veux prendre une femme.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Et vous me choisissez pour cet aimable emploi?

SAINVAL.

Je désire en effet vivre sous votre loi.
Depuis près de dix ans, libre ou dans l'esclavage,
Je vous ai constamment adressé mon hommage;
J'ai l'humeur enjouée, hélas! de ce défaut,
L'hymen, vous le savez, nous corrige trop tôt.

Par fois vous êtes triste, ainsi donc quitte à quitte :
Allons, marions-nous, Madame, tout de suite.
N'est-ce pas, je vais tout préparer. .

MADAME SAINT-GÉRAN.

Doucement.
Vous vous passerez donc de mon consentement ?

SAINVAL.

À moins qu'à mes désirs votre cœur ne s'oppose.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Mais non, je vous estime.

SAINVAL.

Ah ! ah ! c'est quelque chose.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Et bien plus, je vous aime.

SAINVAL.

Épargnez-vous ces soins,
Aimez-moi davantage et me le dites moins.
Paroles ne sont rien : la véritable estime
Par des actes s'annoncent et par des faits s'exprime.
Voulez-vous m'épouser ?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Je veux y réfléchir.

SAINVAL.

Réfléchissez, c'est bien, et moi je vais mourir...
Non, je n'en mourrai pas : mais prenez-y bien garde ;
Je vous en avertis, à tout je me hasarde,
Quand je veux quelque chose, on a beau dire non ;
Je serai votre époux, ou j'y perdrai mon nom.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Nous verrons : mais pardon, l'intérêt d'Eugénie
M'appelle en d'autres lieux...

SAINVAL.

Vous quittez la partie !
Vous cédez le terrain !

MADAME SAINT-GÉRAN.

Il le faut bien vraiment.
Adieu... nous nous verrons dans un autre moment.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SAINVAL.

Eh quoi ! nous résister d'une telle manière,
Deux femmes ! je soupçonne ici quelque mystère.
Chez la tante, je vois venir chaque matin
Un avocat, que sais-je ? un procureur ; enfin
Un homme du métier, de ces gens qu'à leur mine
Sans les avoir connus dès l'abord on devine ;
Je veux aller le voir, pas plus tard qu'aujourd'hui,
En le questionnant je saurai tout de lui :
Mais j'aperçois Dermon. Celui-là me ressemble ;
Malheureux, nous allons nous consoler ensemble !

SCÈNE VII.

SAINVAL, DERMON.

DERMON.

Enfin, te voilà seul!

SAINVAL.

Tu vois, mon cher ami,
Un homme au désespoir.

DERMON.

Tant mieux, j'en suis ravi.

SAINVAL.

Je te rends grâce!

DERMON.

Écoute : il faut être sincère :
Ta gaîté me mettait aussi trop en colère;
Quand on est malheureux, rien ne vous déplaît tant
Qu'un visage toujours et serein et content.

SAINVAL.

A présent, avec toi je saurai me conduire,
Il me faudra pleurer si je veux te voir rire.

DERMON.

Cesse donc ces propos, parle sans vanité :
En amour, comme moi, serais-tu maltraité?

SAINVAL.

Maltraité! dis plutôt que je suis au martyre!
A mon projet d'hymen on ne veut pas souscrire;

On m'estime, dit-on, et l'on m'aime.

DERMON.

Vraiment
On t'a dit : je vous aime, et tu n'es pas content !
Que les hommes sont fous ! on t'a dit : je vous aime !

SAINVAL.

Que veux-tu, mon ami, chacun a son systême.
Des paroles qu'on donne, ou qu'on reçoit, souvent
Autant, dit le proverbe, en emporte le vent.

DERMON.

Aurions-nous rencontré, le fait est-il possible,
Tous deux également une femme insensible ?

SAINVAL.

Madame Saint-Géran ! elle ne m'aime pas.
De l'offre de ma main a t-elle fait nul cas ?
Bah ! lorsque j'ai parlé d'expirer à sa vue,
Elle n'avait pas l'air seulement d'être émue.

DERMON.

Mes succès ne sont pas certes plus éclatans,
Quand je parle d'amour, on parle de beau tems !

SAINVAL.

Cruelle destinée !

DERMON.

Affreuse inquiétude !
Resterons-nous long-tems dans cette incertitude ?

SAINVAL.

J'ai trouvé, tu le sais, le moyen d'en sortir.
Les femmes, à leur cœur même savent mentir.
Tel se croit malheureux, que l'on aime peut-être,

Tel autre est détesté, qui pense ne pas l'être.
Le secret d'une femme! il est si bien caché,
Qu'il ne s'échappe pas, il veut être arraché.
Tiens, c'est dans un moment de péril, de détresse,
Qu'on connaît si l'on est aimé de sa maîtresse.
De nos amantes, nous, voulons-nous donc juger?
Fesons craindre pour nous un imminent danger.
Le sentiment échoue, employons l'artifice.
J'ai préparé la tante et l'instant est propice;
Nous sommes divisés par un débat cruel...

DERMON.

C'est cela, fesons craindre entre nous un duel,
Voilà le seul moyen.

SAINVAL.

La ruse est excellente;
Alors, en ma faveur, tu parles à la tante :
Moi, je vais préparer la nièce et j'en réponds.
J'aurai d'elle l'aveu...

DERMON.

La voici.

SAINVAL.

Commençons.

SCÈNE VIII.

SAINVAL, DERMON, EUGÉNIE, écoutant.

SAINVAL.

Ah ! Monsieur, c'en est trop.

EUGÉNIE, à part.

Gardons-nous d'être vue.

DERMON, bas à Sainval.

Elle écoute.

SAINVAL, de même.

(Haut.)

Tant mieux. La chose est convenue ;
Quand vous voudrez, Monsieur !

DERMON, à haute voix.

De grâce, parlez bas,
Que ces dames au moins ne nous entendent pas.

EUGÉNIE, à part.

Approchons.

SAINVAL.

Colonel, vous avez votre épée ?

DERMON.

Oui, Monsieur, je suis prêt.

EUGÉNIE, à part.

Me serais-je trompée ?

DERMON.

A quatre pas d'ici, Monsieur, dans un instant

Nous pouvons mettre fin à notre différent,
Sortons.

SAINVAL.

Je suis à vous.

EUGÉNIE, à Dermon.

Demeurez, je vous prie.

SAINVAL.

Ciel !

EUGÉNIE.

Je sais tout.

DERMON.

C'était une plaisanterie.

EUGÉNIE.

On ne me trompe point ; vous ne plaisantiez pas,
Je l'ai bien entendu, MONSIEUR, A QUATRE PAS ;
Mais nous verrons.

DERMON, bas à Sainval.

Je vais m'assurer de la tante.

EUGÉNIE.

Oui, c'est bon, c'est bon.

DERMON, bas à Sainval.

Songe à remplir mon attente.

EUGÉNIE.

Attendez-le, sortez, allez, je vous entends :
Mais je m'attache à lui, vous l'attendrez long-tems.

(Dermon sort.)

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, SAINVAL

SAINVAL.

J'AI tout fait pour ne pas vous déplaire, Eugénie.

EUGÉNIE.

Ah! Monsieur, je le sens, et vous en remercie.

SAINVAL.

Cependant, permettez...

EUGÉNIE.

Vous avez trop bon cœur
Pour vouloir m'affliger.

SAINVAL.

Songez à mon honneur.

EUGÉNIE.

L'honneur vrai, d'un duel, quelle que soit la cause,
A tuer son ami ne veut pas qu'on s'expose.

SAINVAL.

Mon ami, lui, Dermon! vous plaisantez, je crois.
Comme un frère, il est vrai, je l'aimais autrefois;
Mais aujourd'hui...

EUGÉNIE.

Qu'a-t-il ?

SAINVAL.

Et le sait-il lui-même ?

EUGÉNIE.

Que vous dit-il enfin ?

SAINVAL.

Il dit que je vous aime,
Que vous m'aimez aussi.

EUGÉNIE.

Quelle horreur ! dans ce cas
Vous le savez, Monsieur, je ne vous aime pas,
Et l'on peut le lui dire.

SAINVAL.

Ah ! vous êtes trop bonne.

EUGÉNIE.

Mille pardons, Sainval.

SAINVAL.

Oui, oui, je vous pardonne.
Vous ne m'aimez donc pas, le fait est trop réel ;
Mais aimez-vous Dermon ? voilà l'essentiel !

EUGÉNIE.

Quel embarras !

SAINVAL.

Le mien est aussi grand, je pense :
Allons, je vais sortir.

EUGÉNIE.

Un peu de patience.

SAINVAL.

Au fait, moi je préfére, après tout, l'éclairer,
Que d'aller avec lui sans but me mesurer.
Vous estimez Dermon ?

EUGÉNIE.

C'est vrai, je le confesse.

SAINVAL.

Et même vous avez pour lui de la tendresse ?

EUGÉNIE.

Monsieur....

SAINVAL.

Oui, vous l'aimez, convenez de ce fait.
Il a quelques défauts.... quel est l'homme parfait ?
Tel est avantageux, celui-ci ridicule,
Cet autre est sot ou fat ; Dermon est incrédule.
De quoi s'agit-il donc ? de rassurer un peu
Un amant délicat, modeste et plein de feu :
Oui ! d'une même main que vous allez nous tendre
Rapprochez deux amis qui ne pouvaient s'entendre.

EUGÉNIE.

C'est-à-dire, Monsieur, qu'il faudrait à Dermon
Avouer clairement que je l'aime ?

SAINVAL.

Non, non.
Ne lui dites pas ; mais vous pouvez écrire.

EUGÉNIE.

Ma foi, j'aimerais mieux encore le lui dire.

SAINVAL.

Gardez ou divulguez d'ailleurs votre secret,
A vous le voir trahir je n'ai nul intérêt ;
Mais, adieu, je vous quitte.

EUGÉNIE.

Affreuse alternative !

SAINVAL.

Écrivez, ou je pars....

EUGÉNIE.

Que faut-il que j'écrive ?

SAINVAL.

Que vous dire ? mettez un petit mot, un rien :
Les femmes, on le sait, écrivent toujours bien,
Elles ont dans cet art surpassé nos modèles ;
Qui tourne un compliment plus adroitement qu'elles ?
Sous leur plume, tout prend un nouvel intérêt,
D'un seul mot elles vont vous tracer un portrait,
Soit que du ridicule elles empruntent l'arme,
Ou d'un sentiment doux qu'elles peignent le charme,
Leur style est élégant, sans être trop soigné :
Les Grâces conduisaient la main de Sévigné.

EUGÉNIE.

Mais Sévigné, Monsieur, n'écrivait qu'à sa fille.

SAINVAL.

Précisément, Dermon est de votre famille.
Il est votre cousin.

EUGÉNIE.

Jamais je n'oserai.

SAINVAL.

Eh bien ! prenez la plume, et moi je dicterai.
Ah !

EUGÉNIE.

Volontiers ; songez que je signe la lettre,
Et n'allez pas du moins par trop me compromettre.

SAINVAL.

Vous fiez-vous à moi ?

EUGÉNIE.

Je crois que je le puis.

SAINVAL.

Êtes-vous prête ? Allons, je commence.

EUGÉNIE.

J'y suis.

SAINVAL, dictant.

« Mon cher Dermon, votre dispute avec Sainval m'a » vivement inquiétée.

EUGÉNIE.

Oh ! c'est vrai !

SAINVAL, continuant de dicter.

» Et, si vous avez quelque tendresse pour moi, je vous » conjure de vous raccommoder à l'instant....

EUGÉNIE.

Jusqu'ici c'est fort bien.

SAINVAL, dictant.

» A l'instant ! soyez donc moins ingénieux à vous tour- » menter, et plus adroit à lire dans mon ame.

EUGÉNIE.

Dans mon ame !

Ah ! voilà qui va mal !

SAINVAL, dictant.

» Plus de chagrins en amour, plus de querelle en amitié.
» Conservez-vous toujours pour la tendre Eugénie. »

EUGÉNIE.

Pour le coup, je réclame
Contre l'expression. Le mot TENDRE est trop fort,
Et je vais l'effacer.

SAINVAL.

Non; vous aurez grand tort;
Eh bien, légèrement.

EUGÉNIE.

Quoi! que voulez-vous dire?

SAINVAL.

Effacez à demi, pour qu'il puisse le lire.
(Prenant la lettre.)
Je vais la lui porter.

EUGÉNIE.

J'ai peut-être mal fait;
Mais l'incrédule au moins sera-t-il satisfait?

SAINVAL, à part.

Pour mon ami Dermon vraiment j'ai fait merveille.
Voyons s'il aura su me rendre la pareille.

EUGÉNIE.

C'est donc fini?

SAINVAL.

Soyez tranquille sur ce point,
Quoi qu'il puisse arriver, nous ne nous battrons point.

EUGÉNIE.

Vous me le promettez?

SAINVAL.

Oui, oui, je vous le jure.
(Il sort.)

SCÈNE X.

EUGÉNIE.

Il a l'air satisfait, voilà qui me rassure.
Sans doute ce billet me compromet un peu ;
Mais il ne contient pas tout-à-fait un aveu,
Et j'ai, grâce à Sainval, et contre mon attente,
Satisfait mon amant sans déplaire à ma tante.
C'est elle.

SCÈNE XI.

MADAME SAINT-GÉRAN, EUGÉNIE.

MADAME SAINT-GÉRAN.

En y songeant encore je frémis.
Aller se battre ensemble, et pourquoi? deux amis!

EUGÉNIE.

Quoi! Dermon et Sainval!

MADAME SAINT-GÉRAN.

Tu sais leur aventure?

EUGÉNIE.

Ils ne se battront pas, ma tante, je te jure.

MADAME SAINT-GÉRAN.

D'y revenir, je crois qu'ils ne sont pas tentés,
Et des duels au moins les voilà dégoûtés ;

Quant à Sainval surtout, il est blessé, ma chère.

EUGÉNIE.

Sainval, blessé! comment cela peut-il se faire?
Il me quitte à l'instant, et se porte fort bien.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Mais que me dis-tu là?

EUGÉNIE.

Je dis qu'il n'en est rien.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Quoi! Sainval à la main n'a pas une blessure?

EUGÉNIE.

Je te dis qu'il n'a pas même une égratignure.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Dermon m'a donc trompée?

EUGÉNIE.

Ah! je vois ce que c'est;
Il t'aura demandé pour Sainval un billet...

MADAME SAINT-GÉRAN.

Sans doute; et d'un côté rassurant ma tendresse;
De l'autre il m'alarmait avec assez d'adresse,
Ce n'est rien, disait-il, mais il serait prudent
D'épargner au blessé le plus léger tourment:
Notre ame sur le corps exerce tant d'empire,
Que suivant les docteurs, lorsqu'un double délire
Et de fièvre et d'amour tient un jeune homme au lit,
Il faut d'abord songer à guérir son esprit.
Du moral ô sublime et secrète influence!
Faites prendre au malade un seul grain d'espérance,

Le mal d'amour s'apaise, et, par enchantement,
La fièvre disparaît dans le même moment;
Ainsi parlait Dermon : que n'as-tu pu l'entendre!
Non, jamais l'amitié ne se montra plus tendre;
Pauvre Sainval, j'allais disposer de son sort,
Je tenais dans mes mains, ou sa vie, ou sa mort;
Car l'unique remède en ce cas de détresse,
De mariage était une bonne promesse,
Que de me voir signer, on était fort pressé,
Et qu'on voulait de suite apporter au blessé.

EUGÉNIE.

Je comprends; et Dermon, dans son manége habile...

MADAME SAINT-GÉRAN.

N'a rempli, mon enfant, qu'un message inutile.

EUGÉNIE.

Quoi! tu l'as refusé?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Quant à ma main, du moins.
Pour Sainval, cependant, j'avais promis mes soins.

EUGÉNIE.

Il s'en passera bien. Que n'ai-je eu ta prudence!
Tous deux pour nous tromper étaient d'intelligence.
Et, quand de t'alarmer l'un se fesait un jeu,
L'autre pour son ami m'arrachait un aveu.

MADAME SAINT-GÉRAN.

Un aveu, juste ciel! dans ce moment, ma chère?

EUGÉNIE.

Ma tante, qu'as-tu donc?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Je crains pour cette affaire,
D'où dépend notre sort : aujourd'hui, sans appel,
Va se juger enfin ce procès éternel,
Je tremble... il est midi, je cours à l'audience.
Dermon va revenir, et pendant mon absence,
Il te tourmentera : d'ici je crois le voir,
Te peindre en traits de feu son tendre désespoir,
Sa douleur t'attendrit, sa prière te touche ;
Ce n'est rien qu'un billet, il voudra de ta bouche
Entendre confirmer l'arrêt de son bonheur !
Prends garde, mon enfant, il y va de l'honneur.
De ces Messieurs tu vois à présent la finesse ;
Il faut à notre tour user d'un peu d'adresse.
Tâchons dans leurs filets de les envelopper ;
Trompons ceux, en un mot, qui voulaient nous tromper.
Quant à monsieur Sainval, moi, j'en fais mon affaire.

EUGÉNIE.

Je recevrai Dermon de la bonne manière.

MADAME SAINT-GÉRAN, à part.

Elle n'en fera rien : mais par certain billet
A propos je saurai retenir son secret :

(Haut.)

L'idée est excellente. Adieu, bonne petite,
Si je ne pouvais pas revenir tout de suite,
Heureux ou malheureux, t'apprendre notre sort,
Notre arrêt prononcé, je t'écrirai d'abord.
Du courage.

SCÈNE XII.

EUGÉNIE.

J'EN ai, j'en montrerai, j'espère.
Que m'importe à présent l'aisance ou la misère ?
Pour qui tenais-je tant à gagner mon procès ?
Ce n'est que pour Dermon, à lui seul je pensais.
Si j'attachai jamais du prix à la richesse,
C'est pour être plus digne un jour de sa tendresse ;
Je le croyais alors et sincère et discret,
Il ne surprendra pas, disais-je, mon secret ;
Au contraire, employant envers moi l'artifice,
Des ruses de Sainval il était le complice.
Qu'il me dise à présent que je le fais souffrir ;
D'un œil indifférent je le verrais mourir !
Mais le voici, tant mieux, vite il faut le surprendre.

SCÈNE XIII.

EUGÉNIE, DERMON.

EUGÉNIE.

AH ! vous voilà, Monsieur ; daignez d'abord m'entendre,
Et vous me taxerez après de fausseté ;
Peu m'importe, je parle avec sincérité :
Permettez donc qu'ici franchement je m'accuse
De vous avoir tantôt rendu ruse pour ruse ;
Certain billet par vous pourrait m'être imputé,

Ma plume le traça, mais Sainval l'a dicté,
Et je veux qu'à lui seul tout l'honneur en revienne.

DERMON.

Pour le désavouer, prenez donc moins de peine;
Qu'a-t-il de si flatteur qu'il faille renier?
Je ne viens pas au moins vous en remercier.

EUGÉNIE.

Moi, qui par ce billet me croyais compromise!

DERMON.

Souffrez qu'en peu de mots j'en fasse l'analise.
Le stile en est adroit, et tourné de façon
Qu'ayant l'air de tout dire on ne dit rien au fond.
On frémit en songeant à nous voir battre ensemble;
Mais est-ce pour Dermon ou pour Sainval qu'on tremble?
Cela n'est pas trop clair.

EUGÉNIE.

Quelle incrédulité!

DERMON.

Dans le cours du billet même ambiguité;
Mais à la fin surtout quelle mauvaise grâce!
Le mot tendre était bien, c'est vrai; mais on l'efface!
Je me suis déchaîné contre ce billet doux;
Pardon, je savais bien qu'il n'était pas de vous.

EUGÉNIE.

Mais je l'avais signé; mon nom, je le présume,
Aurait dû de vos traits adoucir l'amertume.

DERMON.

Au reste, j'ai voulu savoir votre secret,
Je fus impatient et non pas indiscret.

De votre amour eussé-je obtenu ce doux gage,
Je n'en aurais jamais fait un mauvais usage :
État, fortune, espoir, pour vous j'ai tout perdu.
Eh ! qu'importe à mon cœur de tendresse éperdu ?
Je voulais seulement dans mon malheur extrême,
Pouvoir me consoler en disant : elle m'aime.

EUGÉNIE.

Vous avez tout perdu, dites-vous, et pour moi !
Vous me trompez encor ?

DERMON.

Vous doutez de ma foi ?
Mais voyez ce brevet.

EUGÉNIE.

Non, non, c'est inutile.

DERMON.

De mon oncle, d'ailleurs, vous connaissez le style.
Cette lettre... lisez, lisez-la, s'il vous plaît.

EUGÉNIE.

Non : parlez franchement, expliquez-vous ; au fait.

DERMON.

Le ministre, qui fut jadis mon camarade,
De maréchal-de-camp m'avait offert le grade.
Pour jouir, il est vrai, de mon avancement,
Il me fallait quitter Paris, mon régiment,
Le dirai-je ? il fallait vous quitter, Eugénie.
Je n'ai pas accepté.

EUGÉNIE.

Pour moi ? quelle folie !

DERMON.

Je n'ai montré du moins aucune ambition,
L'amour fut jusqu'ici ma seule passion ;
Et se conduire ainsi n'est pas chose commune.
De mon oncle, il est vrai, j'attendais la fortune.
J'étais de ses parens le plus cher à son cœur,
Il m'avait dit vingt fois, je songe à ton bonheur.
Le bonhomme, en effet, au sein de la campagne,
N'avait-il pas choisi lui-même ma compagne ?

EUGÉNIE.

Il avait pris ce soin sans en être prié ?

DERMON.

Oui ; sans me consulter, il m'avait marié.
Bref, son choix était fait ; il m'appelle, il m'implore.
Je demande un délai, puis un nouvel encore ;
Je refuse à la fin ; mon oncle est irrité,
Il va mourir, et moi je suis déshérité ;
Je l'apprends aujourd'hui, c'est la vérité même.
Pouvez-vous à présent douter que je vous aime ?

EUGÉNIE.

Non, je n'en doute plus.

DERMON.

Eh bien ! mon tendre amour
Obtiendra-t-il de vous enfin quelque retour ?

EUGÉNIE.

Qu'exigez-vous, Dermon ?

DERMON.

Ah ! que du moins j'apprenne
Si votre cœur enfin est sensible à ma peine ;

Si c'est un sacrifice, il est bien mérité.

EUGÉNIE.

J'hésite, hélas!

DERMON.

Et moi, je n'ai pas hésité.

EUGÉNIE.

N'avons-nous pas tous deux quelqu'un qui nous tourmente;
Vous, c'est monsieur votre oncle, et moi...

DERMON.

Qui? votre tante?
Voyez; nous sommes seuls; elle n'en saura rien.

EUGÉNIE.

Non, mais je le saurai; d'ailleurs pourrais-je bien,
Après un tel aveu, compter sur votre estime?

DERMON.

Moi, changer! pouvez-vous soupçonner un tel crime?
Jamais.

EUGÉNIE.

Jamais? eh bien!

DERMON.

O bonheur! ô plaisir!

EUGÉNIE.

On approche...

SCÈNE XIV.

EUGÉNIE, DERMON, UN VALET.

(Le valet remet une lettre à Eugénie.)

EUGÉNIE.

Un billet!

DERMON.

D'où peut-il vous venir?

EUGÉNIE.

Permettez-vous? je crois connaître l'écriture.
(A part.)
De ma tante, en effet, voici la signature,
Lisons.
(Elle lit à voix basse.)
« Je n'ai jamais osé, ma chère amie, t'annoncer de vive « voix une nouvelle trop fatale : ton procès est perdu. »
(Haut.)
.... Dermon!

DERMON.

Eh bien!

EUGÉNIE.

Que vais-je dire? hélas!
Dermon, ah! mon ami! je ne vous aime pas.

DERMON.

Cruelle! est-il bien vrai? voilà donc ma sentence!

Voilà de mon amour quelle est la récompense !

EUGÉNIE.

Dieu !

DERMON.

Je vois : c'est l'effet de ce billet fatal ;
Mon arrêt fut dicté par quelque heureux rival ;
Et je devrais... non, non, ma souffrance est affreuse ;
Mais point d'éclat, montrons une ame généreuse.
Recevez mes adieux, vous avez pu changer ;
En vous aimant toujours, je prétends me venger.

EUGÉNIE.

Écoutez-moi....

DERMON.

L'on vient : le bruit redouble ;
Cachons, à tous les yeux, et ma honte et mon trouble.

SCÈNE XV.

EUGÉNIE, SAINVAL, MADAME SAINT-GÉRAN, DERMON.

SAINVAL, à Dermon.

Ah ! mon ami .. Dermon... ces dames...

DERMON.

Que dis-tu?

EUGÉNIE, se jetant dans les bras de sa tante.

Ma tante !...

MADAME SAINT-GÉRAN.

Chère enfant!

SAINVAL, à Dermon.

Elles ont tout perdu :
D'un procès malheureux, effet inévitable,
Elles auront du moins un ami véritable.
Le sort les persécute, il ne leur reste rien,
Elles ont à l'honneur sacrifié leur bien ;
Mais je déclare ici, que toute ma fortune,
Ne m'appartient plus seul, et leur devient commune ;
Que pour elles, s'il faut, je veux me ruiner ;
Que je prétends user du droit de leur donner,
Et que nul autre enfin, ne leur rendra service,
Je t'excepte Dermon, et c'est une justice.

MADAME SAINT-GÉRAN.

L'aspect de mon malheur n'a donc pu le changer !

DERMON.

Trop heureux, mon ami, tu peux les obliger,
Mais la fortune, hélas! l'amour... tout m'est contraire;
Et l'offre de mon cœur ne pourrait que déplaire...
Adieu.

(Il s'éloigne pas à pas, en tournant sans cesse les yeux vers Eugénie.)

MADAME SAINT-GÉRAN, à part.

C'en est assez ; cédons à leur désir ?

(Haut.)

Heureux qui, comme moi, se forgeant à plaisir,
Ou des revers fâcheux, ou des peines cruelles,
Éprouve ses amis, et les trouve fidèles !

SAINVAL.

Qu'est-ce à dire ?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Sainval, je vous donne ma main.

(A sa nièce.)

Et toi, de ton procès, je t'annonce le gain;
Il est gagné, ma nièce.

EUGÉNIE.

Ah ! quel bonheur extrême !

(D'une voix animée, et courant après Dermon.)

J'ai gagné mon procès !... Eh ! Dermon, je vous aime.

DERMON.

Ah ! répétez encor ; n'est-ce pas une erreur ?

EUGÉNIE.

Oui, Dermon, je vous aime, et le dis de bon cœur.

DERMON, à madame Saint-Géran.

Madame, mes malheurs égalent ma tendresse;
Mais m'accorderez-vous la main de votre nièce ?

MADAME SAINT-GÉRAN.

Oui, j'y consens, Dermon, devenez son époux.

DERMON.

Et mon ami Sainval...

MADAME SAINT-GÉRAN.

Est chéri comme vous.

Que ces aveux, Messieurs, n'éteignent pas vos flammes,
Vous savez à présent le secret de nos ames.

EUGÉNIE.

Puissiez-vous nous aimer, c'est là tout notre espoir,
Comme vous nous aimiez avant de le savoir !

FIN DE L'AMOUR ET LE PROCÈS.

L'ORIGINAL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. HOFFMAN,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Feydeau, par les Comédiens français, en 1797.

NOTA. La Notice sur M. Hoffmann se trouve dans le tome 3 des Opéras-Comiques en vers, volume 33 de la présente Collection.

PERSONNAGES.

CÉLIMÈNE.
DAMIS.
LINVAL.

La scène se passe à la campagne, chez Célimène.

L'ORIGINAL,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, LINVAL.

DAMIS.

Puisque nous sommes seuls, nous pouvons, sans nous nuire,
Sur nos projets d'amour tour-à-tour nous instruire.
Célimène est encor dans les bras du sommeil;
En nous occupant d'elle, attendons son réveil.

LINVAL.

Mais, quel mystère....

DAMIS.

En vain vous cachez votre flamme,
Un tendre sentiment s'est glissé dans votre ame.

LINVAL.

Vous pourriez en douter.

DAMIS.

Le doute est éclairci :
Vous aimez Célimène, et moi je l'aime aussi.

LINVAL.

Vous êtes pénétrant.

DAMIS.

Ah! de cette science,
Vous n'avez pas, Linval, la longue expérience.
Sur tout autre que vous j'aurais pu m'abuser;

Mais le sentimental ne peut se déguiser.

LINVAL.

Je vois bien que Damis connaît ma maladie.

DAMIS.

Si c'en est une, hélas! je crains pour votre vie :
Vous êtes au plus mal ; mais je puis vous guérir,
Et c'est votre rival qui prétend vous servir.

LINVAL.

Rival trop généreux!

DAMIS.

Quand j'étais à votre âge,
Je voulais, comme vous, un amour sans partage.
J'étais tendre, fidèle, exigeant et jaloux,
Un peu gauche, timide, enfin tout comme vous.
Chez moi les soupirs seuls, interprètes de l'ame,
Laissaient au bout d'un siècle apercevoir ma flamme.
Du plus profond respect j'avais le préjugé ;
Les femmes, Dieu merci, m'en ont bien corrigé.
J'appris à deviner, en changeant de système,
Ce que signifiaient ces trois mots : je vous aime.
Des femmes, sur ce point, j'arrachai le secret,
Et l'amour, en un mot, m'a paru tel qu'il est,
Un commerce d'intrigue, une aimable folie,
Un jeu d'enfant, qui fait le charme de la vie :
C'est un fardeau bien lourd s'il devient sentiment,
Mais il est fort joli comme un amusement.
Voilà tout mon systême, il deviendra le vôtre ;
Vous pouvez être heureux et dupe comme un autre ;
Je vois que vous avez ce qu'il faut pour cela,
Et je vous ouvrirai cette carrière-là.

LINVAL.

Damis, j'admire en vous cette étude profonde,
Cet art que vous nommez connaissance du monde ;
Mais à vos argumens mon cœur n'a pas cédé,
Vous voulez me convaincre, on m'a persuadé.
Je n'attaquerai point votre saine logique
Par les raisonnemens de la métaphysique....

DAMIS.

Ah ! grâce ! mon esprit ne croit que ce qu'il voit,
Et j'aime un argument qu'on touche au bout du doigt ;
Mais laissons la logique et suivons notre affaire.
Nous aimons tous les deux de diverse manière,
La forme n'y fait rien, nous voulons être heureux ;
Voilà l'unique point où s'accordent nos vœux.
Célimène attachée à la vieille méthode,
En amour seulement n'a pas suivi la mode ;
Elle aime les soupirs, elle croit aux sermens ;
Elle adore surtout les héros de romans ;
Respect, constance, ardeur, sublime verbiage ;
Bref, vous lui convenez on ne peut davantage.
Mais malgré tout cela, si je ne l'aide un peu,
Je vous verrai bientôt sécher à petit feu,
Vous aimer tout un mois sans oser vous le dire,
Et prolonger encore un antique martyre :
C'est ce qu'il ne faut point. Je ne souffrirai pas
Qu'on reste, moi présent, dans ce sot embarras.
Depuis assez long-tems la vanité des femmes
Se fait un jeu malin de tourmenter nos ames ;
Ne leur accordons pas ces petits passe-tems,
Qui nous feraient passer pour de trop bonnes gens ;
Il faut que de nous deux on prenne l'un ou l'autre ;

Mon amour est connu, l'on devine le vôtre :
Nous devons dans ce jour la contraindre à choisir,
Et savoir qui des deux doit rester ou partir.

LINVAL.

Mais, si j'ai bien jugé, l'épreuve est inutile,
Et le choix entre nous me semble très-facile.
Vous connaissez si bien le jeu des passions,
La cause et les effets de nos sensations,
Qu'en vous, avec respect, je reconnais mon maître :
C'est vous qu'on choisira.

DAMIS.

Cela pourrait bien être.
Cependant il me reste un certain embarras;
On me parle beaucoup, on ne vous parle pas.
On m'écrit une page, on vous écrit deux lignes.
On me cherche, on vous fuit; ce sont de très-bons signes,
Et j'en déciderais que je dois vous céder,
Si de rien sur la femme on pouvait décider.

LINVAL.

Bonne conclusion.

DAMIS.

Célimène s'avance;
Je m'en vais l'attaquer.

LINVAL.

Comment! en ma présence?

DAMIS.

Sans doute; restez donc, cela sera plaisant.

LINVAL.

Non, le trio pour moi n'aurait rien d'amusant.
(Il sort.)

SCÈNE II.

DAMIS, CÉLIMÈNE.

DAMIS.

Fuyez, timide amant. Sa candeur me fait peine.
Pauvre enfant! Mais voici l'aimable Célimène.

CÉLIMÈNE.

C'est Linval qui s'éloigne?

DAMIS.

Oui, vous lui faites peur.

CÉLIMÈNE.

Eh! pourquoi donc?

DAMIS.

C'est là le secret de son cœur.

CÉLIMÈNE.

Est-il fou?

DAMIS.

Le jeune homme, hélas! n'est que trop sage.

CÉLIMÈNE.

Vous allez revenir à votre persiflage?

DAMIS.

Point du tout; il vous aime.

CÉLIMÈNE.

En est-il criminel?
Moi, je ne vois rien là que de très-naturel.
Linval est bien.

DAMIS.

Très-bien.

CÉLIMÈNE.

D'un esprit agréable.

DAMIS.

Ce n'est pas de sa faute au moins s'il est aimable.

CÉLIMÈNE, piquée.

Mais il l'est beaucoup plus que vous ne le pensez.

DAMIS.

Je pense comme vous, et vous vous offensez !

CÉLIMÈNE.

Non, Damis, sur Linval vous n'êtes point sincère,
Et vous voudriez bien qu'il eût l'art de déplaire.
Je sais qu'un esprit fort, un froid observateur,
Traite d'enfantillage un sentiment du cœur.
Vous méprisez l'amour qui vient de la tendresse :
Eh bien ! méprisez-moi, car j'ai cette faiblesse.
Je veux de la magie au commerce amoureux;
Je crois qu'il faut aimer enfin pour être heureux.
Pour un corps plein d'attraits, lorsque notre œil s'enflamme,
Il faut, dût-on mentir, lui supposer une ame ;
Le bandeau de l'amour, et les ailes du tems,
Et du sot âge d'or le bienheureux printems,
Sont pour nous une sage et douce allégorie,
Et j'appelle cela de la philosophie.
Non, jamais en amour le calcul ne vaut rien,
Et l'erreur qui nous charme est le souverain bien.
L'imagination, le délire, l'ivresse,
Doublent notre bonheur en doublant la tendresse ;

Soupirs, sermens, transports et si courts et si doux,
Vous êtes tous menteurs, mais je vous croirai tous.
Vous faites supporter le poids de l'existence ;
Vous ressemblez enfiu à la douce espérance ;
Vous nous trompez souvent, nous vous croyons toujours,
Et vous semez de fleurs le cercle de nos jours.

DAMIS.

Je n'en ai jamais taut entendu de ma vie.

CÉLIMÈNE.

Je ne m'étonne pas que l'amour vous ennuie.
Revenons à Linval, je le trouve fort bien :
En grâces, en esprit, il ne lui manque rien ;
Linval est en un mot tel que je le désire.

DAMIS.

Eh bien ! vous m'épargnez la peine de le dire.

CÉLIMÈNE.

Comment donc ?

DAMIS.

Je ne suis que son ambassadeur ;
Je venais vous presser de hâter son bonheur.

CÉLIMÈNE.

Du dépit ?...

DAMIS.

Point du tout. Linval a su vous plaire,
Et je serais charmé d'arranger cette affaire.
Tous deux nous vous aimons. Linval cachait son feu ;
Moi, dès le premier jour, je vous ai fait l'aveu.
Sur votre choix long-tems je vous crus indécise,
Aujourd'hui, résolu de brusquer l'entreprise,

Je voulais vous presser; je croyais vous servir
En aidant doucement votre cœur à s'ouvrir.
Mais votre choix est fait : je l'approuve, il est sage ;
Linval est votre amant, Linval a mon hommage.

CÉLIMÈNE, piquée.

Linval est mon amant, Monsieur, qui vous l'a dit ?
Vous m'impatientez !....

DAMIS.

Vous parliez de dépit ;
Le vôtre est assez clair, si je sais m'y connaître.
Ah ! l'on ne paraît pas toujours ce qu'on veut être.
La femme se trahit en voulant trop ruser.

CÉLIMÈNE.

On s'abuse souvent en voulant abuser.

DAMIS.

Qu'on plaisante un rival, qu'on prenne sa défense :
Qu'on dise blanc ou noir, toujours on vous offense.
Aimez-vous Linval ?

CÉLIMÈNE, avec humeur.

Non.

DAMIS.

En ce cas, c'est donc moi.

CÉLIMÈNE.

Oui, Monsieur, je vous aime autant que je le doi.

DAMIS, à part.

Le dépit dure encor ; c'est moi qu'elle préfère.

(Haut.)

Allons, décidez-vous ; terminons cette affaire.

Voyons. Qui de nous deux vous plaît-il ? Répondez.
Linval attend là-bas. Parlez.

CÉLIMÈNE.

Vous m'obsédez.

DAMIS.

Pour un moment du moins dépouillez l'artifice ;
Il faut entre nous deux que votre cœur choisisse :
Pour mon ami Linval je tombe à vos genoux.

CÉLIMÈNE.

Mais, Monsieur !....

DAMIS.

Vainement vous feignez du courroux ;
Il faut que le vainqueur connaisse sa victoire.

LINVAL parait dans le fond.

O ciel !

DAMIS.

Laissez tomber la palme de la gloire.
(Linval sort avec douleur.)

CÉLIMÈNE, à part.

Il faut m'en amuser.

DAMIS.

Nous attendons la loi :
A genoux pour Linval, j'y resterai pour moi...

CÉLIMÈNE.

Eh bien ! oui, c'est Linval. Son amour seul me touche ;
Mais j'aurais mieux aimé l'apprendre de sa bouche.

(Elle sort.)

DAMIS, se relevant.

L'oracle cette fois a parlé clairement.

SCÈNE III.

DAMIS, LINVAL.

DAMIS.

Approchez donc, Monsieur; venez, heureux amant;
C'est à votre profit qu'a tourné le message.

LINVAL.

Damis! je suis lassé de votre persiflage.
Quels que soient vos succès, quel que soit mon malheur,
Épargnez-moi du moins ce langage moqueur.

DAMIS.

Vous vous fâchez aussi? Je devine sans peine
Pourquoi vous convenez si fort à Célimène :
L'on aime ses pareils.

LINVAL.

Qu'on me haïsse ou non,
Vous voudrez bien changer de sujet et de ton.

DAMIS.

Mais vous perdez l'esprit, c'est vous que l'on préfère.

LINVAL.

Monsieur, c'en est assez.

DAMIS.

D'où vient cette colère?
Célimène vous aime, et m'en a fait l'aveu.

LINVAL.

De me désespérer vous faites-vous un jeu ?

DAMIS.

Mais calmez-vous, Linval. Consentez à m'entendre.

LINVAL.

J'ai tout vu, je sais tout, et j'ai bien su comprendre,
Que vous êtes d'accord tous deux pour m'offenser :
C'est à vous...

DAMIS.

Mais vraiment, vous m'y faites penser.
Quand elle m'a, pour vous, fait l'aveu de sa flamme,
Cet aveu me semblait ne pas partir de l'ame.
Elle avait du dépit... J'ai cru voir du courroux,
Lorsque je m'avisai d'intercéder pour vous.
Elle vous a nommé : mais bon! quelle méprise!
Ne m'admirez-vous pas de croire à sa franchise ?
Ma foi, mon cher Linval, j'ai cru que c'était toi;
Mais tout bien réfléchi, ce pourrait être moi.
J'ai cru qu'elle t'aimait, je l'ai dit sans malice,
E. j'ai fait de mon mieux pour te rendre service.

LINVAL.

Vous ne m'eu rendrez plus de pareils désormais,
Et je me souviendrai, Monsieur, de vos bienfaits.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DAMIS.

Bonjour... Ma foi, l'amour est une chose étrange ;
Il fléchirait un diable ; il damnerait un ange.
Ce Linval est changé... C'est à faire pitié !
Je ne veux pourtant pas perdre son amitié ;
Je vais le retrouver et calmer sa souffrance,
Par ce qu'on peut nommer baume de l'espérance.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, seule.

Enfin il est sorti. Son ton froid et railleur,
Je n'ai pu le cacher, m'a donné de l'humeur.
Mais pour la dissiper revoyons mon ouvrage :
Par l'étude des arts notre cœur se soulage.
Voilà les deux portraits de Damis, de Linval ;
J'ai fait l'un assez bien, j'ai fait l'autre assez mal,
Et je le gâte encore en voulant le refaire.
Ah ! je crois dans ceci découvrir du mystère.
Lorsque de deux amis je crayonne les traits,
Je veux me partager entre ces deux portraits.
Mais pour l'un d'eux, ma main plus lente et plus rebelle,
Dans son expression constamment infidèle,
Atteste que l'ouvrage est fait péniblement,

Quand l'autre s'est formé tout naturellement.
Si je réfléchis bien sur cette différence,
J'en saurai la raison. Ah! je la sais d'avance;
Si ma main me trahit, ce n'est pas par erreur,
Et mon crayon m'apprend le secret de mon cœur.
Le voilà ce portrait qui dit plus que moi-même....

DAMIS, sans être vu.

Le portrait de Linval! Ah! c'est lui que l'on aime:
Courons le consoler.

(Il sort.)

CÉLIMÈNE.

Il faut, sans différer,
Et le mettre sous verre, et le faire encadrer.
Un cadre de bois noir et de simple stature,
Jean-Jacques l'a prescrit; l'autre aura la dorure.
Oui, toute autre que moi, sans partialité,
Aurait à ce portrait donné la primauté;
Qu'on ne m'accuse pas s'il me plaît davantage,
Je puis le préférer, c'est mon meilleur ouvrage.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DAMIS, LINVAL.

DAMIS.

Venez, elle est sortie. Avancez donc, Monsieur:
Montrerez-vous encor de la mauvaise humeur?
J'ai vu votre portrait tracé par Célimène,
Et caressé des yeux de la belle inhumaine.

On semblait se mirer dans chacun de vos traits;
J'en jouissais pour vous : triomphe plein d'attraits!
Mais au moins sentez-vous toute votre victoire?

LINVAL.

Elle est grande en effet.... si je pouvais y croire.

DAMIS.

Quoi! vous doutez encore! ah! le tour serait beau!
Allons, timide amant, soulevez le rideau;
Admirez ce portrait....

LINVAL.

Que vois-je? c'est le vôtre?

DAMIS.

C'est le mien; c'est le mien! en voici bien d'une autre.
Mes yeux me trompent-ils? Non, c'est moi; me voilà.

LINVAL.

Je vous reconnais bien, Monsieur, à ce trait-là.

DAMIS.

Vous pouvez m'en vouloir et me donner au diable;
Mais je ne vous ai dit rien que de véritable.
J'ai vu....

LINVAL, froidement.

Mais je vous crois, je n'ai point de courroux,
Damis, et je prendrai le même ton que vous.
Prendre un portrait pour l'autre, ah! c'est bien pardonnable.
Nous nous ressemblons tant, l'erreur est excusable.

DAMIS.

Mais j'étais donc aveugle?

LINVAL.

Ah! vous y voyez bien,
Monsieur, et sur ce point il ne vous manque rien.

DAMIS.

Pour moi cette aventure est encore un mystère.

LINVAL.

La preuve cependant me paraît assez claire.

DAMIS.

Oui, cela paraît clair, j'en conviens.

LINVAL.

C'est heureux.

DAMIS.

Mais au lieu d'un portrait, si nous en trouvions deux,
Le fait s'expliquerait.

(Il cherche.)

LINVAL.

Épargnez-vous la peine.

DAMIS.

Ma foi, j'y suis tout seul.

LINVAL.

Le cœur de Célimène,
Me disiez-vous, Monsieur, n'est point à dédaigner.

DAMIS.

Oui, c'est moi que l'on aime ; il faut m'y résigner.

LINVAL.

Il ne me reste plus qu'à vous céder la place.

DAMIS.

Je le crois comme vous; mais tout chagrin s'efface;
Le vôtre passera.

LINVAL.

Comme votre bonheur.

DAMIS.

Mais avouez au moins que j'ai bien du malheur;
J'ai voulu vous donner ce cœur que je vous ôte,
Et si je plais enfin ce n'est pas de ma faute.
Mais si nous nous trompions?.... Car... attendez-moi là.
Je veux que Célimène explique tout cela.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LINVAL.

VOILA donc mon vainqueur! Serait-il bien possible
Qu'il eût l'art de toucher un cœur aussi sensible?
Lui! les femmes, grand Dieu!... Les femmes? ah! je croi
Que Damis en effet les connaît mieux que moi;
J'en gémis, je l'avoue. Elle avait ma tendresse;
J'estimais sa raison et sa délicatesse:
Quelle était mon erreur! Je pense en vérité
Qu'il ne faut estimer qu'avec sobriété.
On vient: contraignons-nous; tâchons que Célimène
Ne puisse pas au moins triompher de ma peine.

SCÈNE VIII.

LINVAL, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

Ah! vous voilà, Monsieur; mais on ne vous voit pas :
Où donc vous cachez-vous?

LINVAL.

On me voit trop, hélas!

CÉLIMÈNE.

On vous voit trop, Linval? je vous rends mieux justice.

LINVAL.

Moi, Madame, dans peu je vous rendrai service.

CÉLIMÈNE.

Comment donc ?

LINVAL.

Je m'en vais retourner à Paris.

CÉLIMÈNE.

Eh! pourquoi nous quitter!

LINVAL.

Pourquoi? c'est qu'entre amis
Un tiers est importun, et j'ai raison de croire
Que je suis ce tiers-là.

CÉLIMÈNE.

Si j'ai bonne mémoire,
Je ne vous ai rien dit qui le fasse penser.

LINVAL.

Madame, tout ici semble me l'annoncer.

CÉLIMÈNE.

Je ne recherche pas ce qu'on a pu vous dire.
Je veux que vous restiez, cela doit vous suffire.

LINVAL.

Vous voulez?

CÉLIMÈNE.

Oui, je veux; et si je prends ce ton,
Vous me devinerez, et le trouverez bon.

LINVAL.

Comment à tant d'attraits mêler tant d'artifice!

CÉLIMÈNE.

D'artifice, Monsieur?

LINVAL.

Je sens mon injustice;
Madame, je devrais, en comblant mon erreur,
Savoir interpréter le tout en ma faveur.

CÉLIMÈNE.

Vous le pourriez souvent, sans craindre de méprise.

LINVAL.

Autrefois Célimène avait de la franchise....
Ne vous contraignez plus, quittez cet embarras;
Soyez claire....

CÉLIMÈNE.

Ce ton ne vous appartient pas,
Linval, vous copiez : Damis est de l'affaire.

LINVAL.

Si je l'imitais bien, je saurais mieux vous plaire.

CÉLIMÈNE.

Quoi! c'est de ce motif que vient votre courroux?
Les voilà! sans aimer, les hommes sont jaloux.

LINVAL.

Sans aimer?

CÉLIMÈNE.

L'orgueil seul peut maîtriser leurs ames.

LINVAL.

Avec plus de justice on le dirait des femmes.

CÉLIMÈNE.

Retournez à Paris.

LINVAL.

Oui, demain au matin.

CÉLIMÈNE.

Quoi! vous nous accordez alors jusqu'à demain!

LINVAL, avec dépit.

En quittant ces beaux lieux, je n'aurai, je vous jure,
Pas même le bonheur d'y rester en peinture.

CÉLIMÈNE, regardant le tableau.

Qu'entends-je? vous avez découvert ce portrait?

LINVAL.

Oui, Madame.

CÉLIMÈNE.

Linval, cela n'est pas discret.

LINVAL.

Ce qu'a dit le portrait, je le savais d'avance.

CÉLIMÈNE, riant.

Eh bien! mon cher Linval, vous êtes en démence :
Allez, je vous pardonne, et j'aime votre erreur.
Mais je puis d'un seul mot dissiper votre humeur.

LINVAL.

Madame, j'en sais trop...

CÉLIMÈNE.

Vous avez des chimères.
Un jaloux ne voit pas les choses les plus claires ;
Mais il voit clairement ce qui n'existe pas.
Vous ne partirez point, je vous le dis tout bas.

LINVAL.

Ah! que vous savez bien user de votre empire !
Vous jouissez cruelle, et vous semblez me dire :
Restez pour contempler le bonheur d'un rival ;
Soyez l'ombre au tableau, s'il est bien, soyez mal.
Un amant préféré n'a qu'une faible gloire,
Si quelque infortuné n'ajoute à sa victoire.
L'un des deux est chez vous sous le titre d'amant,
Et l'autre y restera pour votre amusement.

CELIMÈNE.

L'un des deux, dites-vous? Cela pourrait bien être,
Et celui-là, dans peu, vous saurez le connaître.

LINVAL.

Ah! Madame, le choix sera bientôt dicté.

CÉLIMÈNE.

Eh bien! restez au moins par curiosité ;
Vous verrez si ce choix mérite qu'on l'approuve.

LINVAL.

Il ne ferait qu'aigrir la douleur que j'éprouve :
Non, non, je ne veux pas le connaître à ce prix.
C'en est fait.

CÉLIMÈNE.

En ce cas, retournez à Paris.

LINVAL.

Oui, Madame, je pars, et j'emporte dans l'ame
Le cruel souvenir de la plus vive flamme ;
La honte et le regret d'une trop douce erreur.
Oui, je pars ; mais le trait restera dans mon cœur :
Et ce qui rend surtout ma peine plus affreuse,
C'est de savoir qu'ici vous n'êtes pas heureuse ;
Car enfin, ce rival qui sut vous enflammer,
N'eut que l'art de vous plaire, et je savais aimer.

CÉLIMÈNE.

En ce cas, restez donc.

LINVAL.

O ciel ! quelle ironie !

CÉLIMÈNE.

Vous m'impatientez par votre modestie ;
Vous ne devinez rien ?

LINVAL.

Est-ce donc un secret ?
Le portrait...

(Damis s'avance et écoute.)

CÉLIMÈNE.

Eh bien ! oui, je chéris un portrait.
Avec un tendre soin je l'ai tracé moi-même ;

Il présente à mes yeux le seul homme que j'aime;
Et s'il faut m'expliquer, incrédule Linval,
De ce portrait chéri...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DAMIS.

DAMIS, interrompant Célimène.
Voici l'original.
Je ne puis pas venir plus à propos.

CÉLIMÈNE, avec dépit.
Sans doute.

DAMIS.
On n'entend pas toujours du mal quand on écoute.
Eh bien! mon cher Linval, on vous fait donc mourir?

CÉLIMÈNE.
Linval a du malheur, il faut en convenir.
(Elle va pour sortir.)

DAMIS.
Madame, le malheur est une bonne école.
Vous sortez?

CÉLIMÈNE, sèchement.
Oui, je sors.

DAMIS.
Et moi, je le console.

CÉLIMÈNE.
Oui, consolez, Damis; Linval en a besoin,

Je vois avec plaisir que vous prenez ce soin ;
Mais ne profitez pas de tout votre avantage,
Et de votre ascendant faites un noble usage.
A calmer ses ennuis j'aurais pu vous aider :
Mais vous aurez mieux l'art de le persuader.

(Célimène feint de sortir, et passe dans le cabinet, d'où elle écoute la scène suivante.)

SCÈNE X.

DAMIS, LINVAL.

DAMIS.

J'ai fait aux grands débats succéder le silence.
Eh bien! mon cher ami, vous vous taisez ?

LINVAL, froidement.

Je pense.

DAMIS.

Diable ! c'est bien penser. La raison et le tems
Sont le meilleur remède aux chagrins des amans.

LINVAL.

Je le crois comme vous.

DAMIS.

Oui, la philosophie
Nous aide à supporter les dégoûts de la vie.

LINVAL.

Je suis très-philosophe.

DAMIS.

Eh bien! dans tout ceci,

Êtes-vous décidé ? Prenez-vous un parti ?

LINVAL.

Il est pris.

DAMIS.

Je le sais.

LINVAL.

Vous lisez dans les ames.

DAMIS.

C'est que je connais bien les hommes et les femmes.
On ne vous a rien dit, et vous n'avez rien vu,
Il n'est rien arrivé que je n'eusse prévu.

LINVAL.

Vous saviez tout ?

DAMIS.

Eh oui : j'ai su que Célimène
Voudrait nous retenir tous les deux dans sa chaîne.
Toute femme est coquette, et l'on voyait en vous
L'homme qu'on tenait là, pour me rendre jaloux.

LINVAL.

Ah !

DAMIS.

Mais ce n'est pas moi qu'aisément on abuse ;
J'eus l'art de repousser la ruse par la ruse.
Il fallait par adresse arracher le secret,
La forcer à choisir, et c'est ce que j'ai fait.
Célimène croyait n'agir que d'elle-même ;
Mais elle n'a rien fait que par mon stratagème.
Enfin, ses actions, ses gestes, ses discours,
Ses soupirs, ses dédains, ses aveux, ses détours,

Son ton sensible et doux, son ton sévère et sage ;
Sans qu'elle s'en doutât, tout était mon ouvrage.
Dans ce moment encor, je vous dirais déjà
Et même j'écrirais tout ce qu'elle dira.

LINVAL.

Je voudrais bien l'entendre.

DAMIS.

En voulez vous la preuve ?
Eh bien ! mon cher Linval, nous en ferons l'épreuve.

LINVAL.

Mais, Monsieur, se peut-il ?...

DAMIS.

Eh oui, cela se peut;
Une femme ne fait, ne dit que ce qu'on veut.
Un homme qui n'est point à son apprentissage,
Avant qu'elle ait parlé devine son langage ·
Je vais vous le prouver. Pour être sûr du fait,
Il faudra vous cacher là, dans ce cabinet ;
Et là, vous entendrez Célimène redire
Ce que d'avance ici je m'en vais vous prédire.
D'abord je parlerai de mon ardent amour,
De mes feux si constans et plus purs que le jour.
Elle n'y croira pas.... Tout homme est infidèle ;
Pour séduire, il en dit autant à chaque belle.
Je jurerai ; bon ! bon !... Vains recours des amans ;
Il ne faut écouter ni croire leurs sermens.
Alors je m'écrirai : je le savais, cruelle ;
Vous vous faites un jeu de ma peine mortelle.
Mais quand je suis en butte à tout votre courroux,
Un autre a mérité des sentimens plus doux.

Un autre, dira-t-on? Quoi! de la jalousie?
Oui, j'en ai, j'en conviens et pour toute ma vie.
Elle en sera charmée; alors, toujours adroit,
Oui, dirai-je, d'un ton plus tranquille et plus froid,
Je suis trop convaincu de votre indifférence,
Et je dois condamner mon amour au silence;
Et pour faire changer la conversation,
Je sais me préparer une transition.
Je n'y réussis pas, l'adroite Célimène,
A notre premier point, malgré moi me ramène;
Et déployant alors le jargon féminin,
De grands mots convenus, des lieux communs sans fin,
Elle veut méchamment prolonger mon martyre.

LINVAL.

Eh bien! que ferez-vous?

DAMIS.

De grands éclats de rire.

LINVAL.

Cela sera plaisant.

DAMIS.

Oui, pour vous et pour moi,
Mais bien piquant pour elle.

(Célimène sort du cabinet, et passe dans le fond.)

LINVAL.

Oui, Monsieur, je le crois.

DAMIS.

Enfin je lui dirai : bannissons la contrainte,
Célimène, quittons et la ruse et la feinte :
Je sais que vous m'aimez... Monsieur, qui vous l'a dit?
C'est là que vous verrez éclater son dépit.

Elle se fâchera de mon impertinence,
Et puis s'apaisera selon la convenance ;
Et moi, prenant alors le plus aimable ton,
Aux pieds de la beauté j'obtiendrai mon pardon.
Les femmes en un mot suivent les mêmes routes,
Et, quand on en connaît une, on les connaît toutes.

LINVAL.

Et vous êtes bien sûr qu'on dira tout cela ?

DAMIS.

Puisque vous en doutez, Monsieur, cachez-vous là.

LINVAL, allant au cabinet.

Je suis très-curieux d'entendre cette scène ;
J'en ferai mon profit.

DAMIS.

Paix ; voilà Célimène.

SCÈNE XI.

DAMIS, CÉLIMÈNE, LINVAL dans le cabinet.

CÉLIMÈNE.

Que faites-vous donc seul ?

DAMIS.

J'admirais ce portrait.
J'y suis un peu flatté...

CÉLIMÈNE, piquée.

Mais c'est par intérêt.

DAMIS.

Combien ce tendre soin me pénètre et me touche !
Ce qu'a dit le pinceau, dites-le-moi de bouche :
Qu'attendez-vous encor ? Vous savez mon amour ;
Il est digne de vous, et pur comme le jour.

CÉLIMÈNE.

Ah ! Damis, un amant souvent n'a qu'un faux zèle ;
Il est toujours trompeur, ou du moins infidèle.
Il prodigue partout les mêmes sentimens...

DAMIS.

(A part.) (Haut.)
Cela commence bien. Eh quoi ! tous mes sermens...

CÉLIMÈNE.

Les sermens répétés sont un lien fragile ;
J'en pourrais croire un seul, je n'en croirais pas mille.
Quand vous jurez tout haut de nous aimer toujours,
Le cœur jure tout bas de trahir ses amours.

DAMIS.

(A part.) (Haut.)
C'est cela, c'est cela. Je le vois trop, cruelle ;
Vous vous faites un jeu de ma peine mortelle :
Mais quand je suis en butte à tout votre courroux,
Un autre a mérité des sentimens plus doux.

CÉLIMÈNE.

Un autre ? Quoi ! Damis connaît la jalousie !

DAMIS.

Madame, ce n'est point une plaisanterie.

CÉLIMÈNE.

Je ne l'aurais pas cru.

DAMIS, à part.

La friponne sourit.

CÉLIMÈNE.

A parler franchement, j'aime votre dépit.

DAMIS.

(A part.) (Haut.)

Je le crois bien. Certain de votre indifférence,
Il faudra condamner mon amour au silence.
Espérez-vous bientôt retourner à Paris ?

CÉLIMÈNE, souriant.

Non, j'aime la campagne.

DAMIS.

Ah ! j'en suis peu surpris.
Un esprit bien pensant, une ame douce et pure
Préfère à tout plaisir l'aspect de la nature.

CÉLIMÈNE.

Un cœur tendre surtout aime à la contempler.

DAMIS.

(A part.) (Haut.)

Elle y revient..: Eh bien ! pourquoi dissimuler ?
Chaque mot vous trahit ; votre cœur est sensible.

CÉLIMÈNE.

Eh ! qui peut se vanter de l'avoir inflexible ?

DAMIS.

Quiconque vous connaît ne s'en vantera pas.
Mais vous, pourriez-vous l'être avec autant d'appas ?

CÉLIMÈNE.

Vous me pressez, Damis.

DAMIS.

Bannissons la contrainte ;
Ouvrez-moi votre cœur, et quittons toute feinte.
Vous m'aimez, n'est ce pas ?

CÉLIMÈNE.

Et d'où le savez-vous,
Monsieur ? Qui vous l'a dit ?

DAMIS.

Modérez ce courroux.
Tout parle en ma faveur ; il est tems de vous rendre.
On perd plus qu'on ne gagne en voulant trop attendre.

CÉLIMÈNE, avec un dépit simulé.

J'aurais droit de montrer de la mauvaise humeur,
Monsieur ; mais non, je sais excuser votre erreur.
Vous nous connaissez mal.

DAMIS.

Je connais mal les femmes ?

CÉLIMÈNE.

Quoique vous vous flattiez de lire dans leurs ames,
Vous les connaissez mal.

DAMIS, rit aux éclats.

Ma foi, çet entretien
Prouve assez clairement que je les connais bien.

CÉLIMÈNE.

De ce rire moqueur ma surprise est extrême.

DAMIS.

Ah ! si vous saviez tout, vous en ririez vous-même.

C'est qu'ici vous n'avez rien dit et rien pensé,
Que d'avance à Linval je ne l'eusse annoncé.

CÉLIMÈNE.

Vous saviez?...

DAMIS.

Mot pour mot, jugez si j'ai dû rire.

CÉLIMÈNE.

J'ai cependant encor quelque chose à vous dire,
Que vous ne savez pas.

DAMIS, riant.

C'est?...

CÉLIMÈNE.

Que mon choix est fait.

DAMIS, riant encore.

Et ce choix, quel est-il?

CÉLIMÈNE.

Il part du cabinet.

DAMIS.

Quoi!

CÉLIMÈNE.

Dans ce cabinet, Linval m'a remplacée;
J'avais tout entendu.

DAMIS, avec un rire forcé.

Vous étiez bien placée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LINVAL, sortant du cabinet.

LINVAL, avec transport.

Quoi! Madame?...

CÉLIMÈNE.

Linval, vous serez mon époux.

DAMIS.

Mais je l'avais bien dit, Linval, que c'était vous.

LINVAL.

Ah! pouvais-je espérer que j'aurais su vous plaire?

CÉLIMÈNE.

Oui, Linval, car mon choix était facile à faire.
(A Damis.)
Pour vous, ne rusez plus, les plus fins y sont pris.

LINVAL, à Damis.

Eh bien! qu'en dites-vous?

DAMIS.

Ma foi, ce que j'en dis,
C'est qu'un homme jamais ne connaît une femme.

CÉLIMÈNE

Moi, je vous connais bien.

DAMIS.

Mais je le vois, Madame.

CÉLIMÈNE.

Oui, je m'explique enfin, et vous aurez, je crois,

Consolé votre ami pour la dernière fois.
Dorénavant, Damis, si vous voulez m'en croire,
Prenez un autre ton, cherchez une autre gloire;
Le babil indiscret et la méchanceté
Ne donnent plus un air d'originalité,
Car rien n'est si commun. Qu'une femme légère
Soit la dupe une fois d'un pareil caractère,
Cela ne prouve rien, et cette exception
Donne un faible triomphe à l'indiscrétion.
Entre Linval, et vous, voyez la différence :
Tandis que vous cherchiez une vaine apparence,
Il aime, il est heureux. L'un de vous deux dira
Qu'il est l'homme chéri, mais l'autre le sera.
La morale, Monsieur, vous paraîtra sévère;
Mais vous la méritez. Vous avez de quoi plaire;
Ne vous déguisez point. En suivant mes avis,
Vous pouvez être encore au rang de mes amis.

DAMIS.

Ah! que la vérité me pénètre et me touche!
La vérité surtout qui sort de votre bouche :
Me voilà corrigé. Le précepte est bien doux
Quand nous le recevons d'un maître tel que vous.

FIN DE L'ORIGINAL.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. DE LANTIER,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français, le 3 septembre 1778.

Sed habet comœdia tanto
Plus oneris, quanto veniæ minus.

HOR.

NOTE

SUR M. LANTIER.

E. F. DE LANTIER, chevalier de Saint-Louis, a donné le *Flatteur*, comédie en 1782. Ses autres ouvrages se composent du *Fakir*, conte, de *Réflexions philosophiques sur le plaisir*, des *Travaux de l'abbé Mouche*, d'*Herminie*, poëme. Il a donné en outre divers ouvrages, tels que le *Voyage en Suisse*, le *Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais*, la *Correspondance de mademoiselle Darty*, et un recueil de poésies.

Mais celle de toutes ses productions qui a le plus contribué à sa réputation, c'est le charmant *Voyage d'Antenor*, qui, sans être le résultat de recherches aussi savantes que le Voyage d'Anacharsis, a obtenu un succès presque égal à celui de ce grand ouvrage, et a eu avec lui l'avantage d'être traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et spécialement en espagnol, en portugais, en allemand et en russe. On l'a réimprimé un grand nombre de fois, et il y a peu de tems, M. Ar-

thus Bertrand en a publié une nouvelle édition in-8°, qui l'emporte sur toutes les précédentes par l'exécution typographique.

M. de Lantier est maintenant fort âgé, et vit retiré à Marseille.

PERSONNAGES.

DAMON.
M. DE BORCHAMP.
JULIE, veuve, fille de M. de Borchamp.
DORLIS, peintre.
LA FLEUR, valet-de-chambre de Damon.
FLAMANT, valet de Damon.

La scène est dans une maison commune à M. de Borchamp et à Damon.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FLEUR, seul, tenant en main une épée, un chapeau, un mouchoir.

Il vient de m'échapper, je ne sais où le prendre :
On ne peut l'habiller. Ah ! quel homme étonnant !
Le tonnerre est moins prompt, un volcan moins bouillant ;
Mais taisons-nous, je crois l'entendre.

SCÈNE II.

LA FLEUR, DAMON.

DAMON, entrant avec précipitation et achevant de boutonner sa veste.

Ces marauts-là ne finissent jamais.

LA FLEUR.

Votre épée.

DAMON, il met son épée.

Abrégeons.

LA FLEUR.

Votre mouchoir.

DAMON.

Achève.

LA FLEUR.

Auprès de vous on n'a ni paix ni trève :
Il faudrait quatre bras.

DAMON.

Mon chocolat.

LA FLEUR.

J'y vais.

SCÈNE III.

DAMON.

Il est tard : et Julie ou doucement sommeille,
Ou devant son miroir s'occupe gravement.
Moi seul dans cet hôtel je veille !
La Fleur ! la Fleur !

SCÈNE IV.

DAMON, LA FLEUR.

LA FLEUR, dans la coulisse.

Monsieur, Monsieur.

DAMON.

Il dort aussi.

Viendras-tu ?

LA FLEUR, dans la coulisse.

Dans l'instant.

DAMON.

Si tu ne viens....

LA FLEUR, dans la coulisse.

J'y vole.

DAMON.

Maraut!

LA FLEUR, dans la coulisse.

Ah! patience!

DAMON.

Insolent.

LA FLEUR, dans la coulisse.

Grand merci.

DAMON.

Nous allons voir; sur ma parole....

LA FLEUR, entrant une tasse à la main.

Je fesais votre chocolat.

DAMON.

Je vous l'ai dit cent fois, je ne veux point attendre.

LA FLEUR.

Il faut donc tout briser?

DAMON, en s'asseyant devant une table.

Eh, vous n'êtes qu'un fat!
Il est brûlant; je ne saurais le prendre.

LA FLEUR.

Hier il était froid: on ne peut vous comprendre.

DAMON.

Encore ? apprenez à servir.

(Il renverse la tasse.)

LA FLEUR.

Avec un peu de patience
Il aurait pu se refroidir.

DAMON.

Quelle heure est-il ?

LA FLEUR.

Mais neuf heures, je pense.

DAMON.

Vous pensez comme un sot : il doit être midi.

LA FLEUR.

Le soleil aura tort. Pour en être éclairci,

(Damon tire sa montre.)

Regardez votre montre. Eh bien ! Lorsque j'avance...

DAMON.

Quelle montre, morbleu, qui retarde toujours !

LA FLEUR.

Mais vous pouvez hâter son cours :
Mettez-la sur midi.

DAMON.

Demandez chez Julie
Si je puis y monter.

LA FLEUR.

A présent ?

DAMON.

Quel discours !

LA FLEUR.

Mais elle dort, je le parie.

DAMON.

Que l'on t'annonce de ma part.

LA FLEUR.

Hier elle se coucha tard.

DAMON.

Tant pis.

LA FLEUR.

Osez-vous bien d'une veuve si belle
Troubler le doux sommeil ?

DAMON.

Comment, logé chez elle,
Je n'aurai pas le droit de lui parler ?

LA FLEUR.

C'est bien le moins ; et je cours l'éveiller.

SCÈNE V.

DAMON.

Mon plan est arrêté. Ce soir, oui, ce soir même,
Si vous m'aimez autant que je vous aime,
Il faut, Madame, enchaîner votre cœur
Des nœuds d'hymen et du bonheur.
Chaque jour semble un siècle à mon ame sensible ;
Et trop long-tems j'ai différé.

SCÈNE VI.

DAMON, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Elle n'est pas encor visible.

DAMON.

Visible ou non, je la verrai.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LA FLEUR.

Trop heureux qui pourra le gagner de vitesse !
Chacun a ses défauts : tel est le cœur humain.
Moi, n'ai-je pas les miens ? D'abord j'aime le vin :
C'est qu'il est bon. Le jeu m'occupe, m'intéresse ;
Mais tout homme d'esprit doit fuir
L'oisiveté. De plus, je ne hais pas les femmes :
Mais c'est un beau défaut, celui des grandes ames.

SCÈNE VIII.

DAMON, LA FLEUR.

DAMON, à part.

On ne saurait la voir, et le jour va finir.
Elle m'ordonne de l'attendre.
De l'attendre! Ah! c'est trop souffrir.

LA FLEUR.

Une autre fois, sans doute...

DAMON, à part.

Y peut-on rien comprendre?

LA FLEUR.

Une belle, vraiment, n'est pas toujours d'humeur....

DAMON.

Si vous dites un mot....

LA FLEUR.

Je me tairai, Monsieur.

DAMON.

Elle est à sa toilette; et là, dans son ivresse,
Oubliant l'univers, et le tems qui nous presse,
Elle sourit à sa beauté.
Pauvres amans! avec quelle facilité
Ce sexe vous abuse! Il s'abuse lui-même:
Et dupe de son propre cœur,
Il croit aimer l'amant, ce n'est que soi qu'il aime.
Mais enfin dès ce jour j'assure mon bonheur.

As-tu vu mon futur beau-père ?
Parle donc.

LA FLEUR, froidement et les bras croisés.

Oui, Monsieur.

DAMON.

De belle humeur, j'espère ?

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

DAMON.

Son procès le tourmente déjà ?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Mais, pour moi, crois-tu qu'il s'humanise ?

LA FLEUR.

Eh !...

DAMON.

Quoi ?

LA FLEUR.

Mais....

DAMON.

Parle donc. Le traître se taira !

LA FLEUR.

Monsieur, excusez ma franchise,
On ne peut à-la-fois et se taire et parler.

DAMON.

Moi, je le veux : réponds.

LA FLEUR.

Pour ne rien vous céler :
Monsieur Borchamp.... Mais, puis-je être sincère ?

DAMON.

Oui, oui.

LA FLEUR.

Monsieur Borchamp.... je crains....

DAMON.

Parle, ou je vais...

LA FLEUR.

Vous n'avez pas le talent de lui plaire.
Le ciel vous refusa, parmi tant de bienfaits,
Cet air tranquille et doux qui flatte, nous attire....

DAMON.

Il ne sait ce qu'il dit.

LA FLEUR.

Ma foi, je m'en doutais.
Mais j'aperçois Julie.

DAMON.

A la fin je respire.

SCÈNE IX.

JULIE, DAMON.

DAMON.

Je brûlais de vous voir, et loin de vos attraits
Je m'abandonne à la tristesse :

Pour vous, que nul souci ne presse,
Vous coulez vos beaux jours dans le sein de la paix.

JULIE.

Mais, d'où vient cette humeur? Qu'avez-vous qui vous blesse?
Voulez-vous exiger....

DAMON.

Un amour plus ardent.

JULIE.

Vous connaissez mon cœur; vous avez lu souvent....

DAMON.

Ah! votre cœur, calme dans sa tendresse,
Avec art chaque jour prolonge mon tourment.

JULIE.

Oui, j'aurais dû, sans consulter personne,
Vous épouser dès le premier instant
Que je vous ai connu.

DAMON.

Cela serait charmant.
Vous seriez tout à moi : ce ciel qui m'environne
Me semblerait plus pur; je vous verrais toujours :
Vous m'aimeriez alors, me le diriez, peut-être;
Et chaque jour que je verrais renaître
Me paraîtrait le plus beau de mes jours.

JULIE.

Si vous m'aimez, si vos discours....

DAMON.

Si je vous aime? hélas! mon ame trop sensible
Reconnut son vainqueur en voyant vos attraits.

Séduit d'abord par un charme invincible,
Je ne vis plus que vous, je brûlais, j'adorais;
Je répétais le doux nom de Julie,
Et cherchais dans vos yeux mon bonheur et ma vie.
Trop malheureux depuis ce jour,
Votre absence, l'espoir, le doute, tout m'agite :
Dans la nuit le sommeil m'évite,
Ou trente fois éveillé par l'amour,
Je me lève pour voir l'aurore
D'un jour qui ne paraît jamais;
Vainement le sommeil ferme mes yeux encore,
Je ne rêve qu'à vos attraits.
Voilà mon cœur, et voilà comme on aime.

JULIE.

Mais en tout vous êtes extrême.
Je ne puis vous dissimuler....

DAMON.

Ah! permettez-moi de parler.

JULIE.

Très-volontiers.

DAMON.

Pourquoi briser mon ame?
Pourquoi, si vous m'aimez, reculer sans pitié
Le terme de mes vœux, le bonheur de ma flamme?

JULIE.

Je vous l'ai dit.

DAMON.

Eh! quoi?

JULIE.

Cultivez l'amitié,

Les bontés de mon père, obtenez son suffrage ;
Alors peut-être je m'engage....

DAMON.

Et dans un siècle je verrai
L'hymen couronner ma constance.

JULIE.

Le tems dépend de vous ; soyez plus modéré :
Réprimez cette impatience....

DAMON.

Je veux me corriger, m'attacher votre cœur,
Et mériter de vous un regard d'indulgence.
Mais un terme si court borne notre existence ;
Et je suis dévoré d'une si vive ardeur !

JULIE.

Eh ! de grâce, que puis-je faire ?

DAMON.

Fixer l'instant de mon bonheur,
Terminer.

JULIE.

Quand ?

DAMON.

Ce soir.

JULIE.

Sans l'aveu de mon père ?

DAMON.

Son père.... Avoir toujours un père.... à m'opposer !

JULIE.

Et vous vous modérez ?

DAMON.

Oui, oui, je me modère.
Mais cependant on ne peut m'abuser.
N'êtes-vous pas veuve?

JULIE.

Oui.

DAMON.

Depuis plus d'une année?

JULIE.

D'accord.

DAMON.

Par conséquent libre de m'épouser?

JULIE.

Non. Car je jure ici, telle est ma destinée,
De renoncer aux plus tendres amours,
D'abjurer à jamais les nœuds de l'hyménée,
Si je n'obtiens l'aveu de l'auteur de mes jours.

DAMON.

Eh bien! adieu, Madame.

JULIE.

Où courez-vous?

DAMON.

Je cours...
Chercher une ame plus sensible.

JULIE.

Allez, Monsieur : non, il n'est pas possible
Que jamais la raison.

DAMON, revenant, et à part.

Rien ne peut l'excuser.

JULIE.

Quoi ! sitôt ?

DAMON.

Oui, je reste, et pour vous épouser.

JULIE.

Malgré moi ?

DAMON.

Nous verrons. Je veux....

JULIE.

Votre folie
Me fait pitié.

DAMON.

Pardon : je suis si malheureux ;
Je demande à vos pieds le bonheur de ma vie.

JULIE.

Soyez plus raisonnable.

DAMON.

Oui, ma chère Julie.

JULIE.

Et mon père bientôt pourra combler vos vœux.

DAMON.

Aujourd'hui ?

JULIE.

Non. Son procès le tourmente ;
Et lui parler d'hymen dans ces momens,
C'est le contrarier, c'est mal prendre son tems :

Mais vous pouvez, dit-il, et cet espoir m'enchante,
Lui rendre un bon office, et hâter son succès.

DAMON.

Moi? quel bonheur! Quoi! je pourrais...

JULIE.

J'ai répondu de vous....

DAMON.

Oui, oui, soyez tranquille.

JULIE.

Et du zèle....

DAMON.

N'en doutez pas;
Et je vais remuer et la cour et la ville,
Visiter juges, avocats;
Adieu, Madame.

JULIE.

Où portez-vous vos pas?

DAMON.

Je vais chez mes amis, chez le comte d'Ermonde,
Chez le marquis d'Alban : je verrai tout le monde.

JULIE.

Et que leur direz-vous?

DAMON.

De presser, de hâter....

JULIE.

Connaissez-vous le fond de cette affaire?

DAMON.

Mais, à peu près.

JULIE.

Voyez, interrogez mon père;
Il vous en instruira; mais daignez l'écouter.
Songez, songez surtout à plaire.

DAMON.

Oh! je plairai, Madame, et comptez là-dessus.

JULIE.

Dans ses discours il est par fois diffus;
Mais il faut respecter son âge et sa manie.

DAMON.

Je sais ce que je dois au père de Julie.

JULIE.

Il vient, je crois. Je vous laisse avec lui.
Rappelez-vous...

DAMON.

Écartez tout souci.
Reposez-vous sur ma prudence.

JULIE.

J'y compte.

SCÈNE X.

DAMON.

Enfin je sens renaître l'espérance :
Son père va venir ; il me tarde déjà
Qu'il m'ait en quatre mots expliqué tout cela ;
Alors, au gré de mon impatience,
Je sors, je vais dans tout Paris,
Je fais agir tous mes amis ;
J'assure son succès ; et ce soir, ce soir même,
Mon beau-père enchanté m'accorde ce que j'aime.
Bon ; le voici.

SCÈNE XI.

DAMON, BORCHAMP.

DAMON.

Monsieur, serai-je assez heureux,
Pour vous rendre un léger service
Dans ce procès fastidieux,
Qu'osent vous intenter la fraude et l'avarice ?

BORCHAMP.

Oui, le sort m'opprime...

DAMON.

Ah ! j'en suis enchanté.

BORCHAMP.

On m'assure, et j'en suis flatté...

DAMON.

Et je n'épargnerai ni mes pas ni ma peine.

BORCHAMP.

On m'a dit aujourd'hui, comme chose certaine,
Que votre oncle le président
Est lié très-intimement
Avec mon rapporteur, monsieur de Lauvamaine.

DAMON.

Ils sont amis d'enfance, il pourra vous servir,
Et d'avance je goûte un sensible plaisir.

BORCHAMP.

Je vais donc m'étayer de votre complaisance,
Et vous compter de point en point, exactement,
L'histoire du procès du jour de sa naissance.

DAMON.

On peut sur les détails passer rapidement.

BORCHAMP.

Auriez-vous quelque affaire?

DAMON.

Un long récit, je pense,
Peut vous fatiguer.

BORCHAMP.

Non, ma poitrine est de fer.

DAMON, à part.

Tant pis, morbleu!

BORCHAMP.

Mais le tems nous est cher :
Asseyons-nous.

DAMON.

Souffrez...

BORCHAMP.

Ah ! point de résistance.
Je ne parle qu'assis.

DAMON *court chercher des fauteuils.*

Soit, asseyons-nous.

BORCHAMP.

Bon.
Vous connaissez la comtesse d'Éole.

DAMON.

Depuis cent ans.

BORCHAMP.

Cette femme frivole
Qui veut parler, c'est là sa passion,
Cite tous les auteurs dont elle sait le nom,
Et jamais n'écoutant personne,
Bavarde le matin, et le soir déraisonne.

DAMON.

Laissons les portraits.

BORCHAMP.

Soit. Au décès du baron
La comtesse hérita de la terre d'Alienne ;
Elle est, pour mon malheur, contiguë à la mienne.
Dès ce moment fatal survinrent les procès,

Et tout ce que l'enfer put inventer jamais
Pour agiter le repos de la terre.
Mais avec ce baron, objet de mes regrets,
Unis par les doux nœuds d'une amitié sincère...

DAMON.

Fort bien.

BORCHAMP.

Vous souvient-il encor de lui!

DAMON.

Ma foi...

BORCHAMP.

C'était...

DAMON.

Un petit homme.

BORCHAMP.

Il était au contraire
Plus grand que vous au moins...

DAMON.

De trois pieds, je le croi.

BORCHAMP.

Je le trouvais diffus; certes, c'était dommage!
Mais quand sa tête s'échauffait,
Il commençait cent contes, s'égarait;
Et se perdait dans un long verbiage.
De ses récits il m'excédait souvent;
Mais je le supportais en ami complaisant.

DAMON.

Quoi! vous le supportiez! Ah! Monsieur, quel courage!

BORCHAMP.

Peut-être vous auriez été moins indulgent !

DAMON.

Mais revenons, je vous conjure,
A ce procès qui vous amène ici.

BORCHAMP.

Il m'a causé, je vous l'assure,
Jusqu'à présent bien du souci.

DAMON.

Eh ! moi, Monsieur, j'en ai ma part aussi.

BORCHAMP.

Vous êtes trop honnête. Or, écoutez.

DAMON.

J'écoute.

BORCHAMP.

Certain papier que l'esprit infernal,
Pour mes péchés a déterré, sans doute,
De la discorde a donné le signal.
J'ai voulu transiger : en homme raisonnable
Je lui fis proposer, encore l'autre jour,
Par son cousin, le marquis de Fremour,
Homme d'esprit, d'un caractère affable,
Mais entre nous trop pétulant,
Trop vif, et vous donnant au diable,
Lorsqu'il est obligé d'écouter un moment.

DAMON.

Il veut qu'on aille au fait ; j'aime assez sa méthode.

BORCHAMP.

Sans doute. Cependant, de peur d'être incommode,
Il faut savoir...

DAMON.

Mais brisons là-dessus.

BORCHAMP.

Je lui fis proposer...

DAMON.

En homme raisonnable.

BORCHAMP.

De terminer à l'amiable.
Le croiriez-vous? Mes soins furent perdus.
Elle me refusa.

DAMON.

Cette femme est damnable!
Tout serait arrangé : quelle félicité!
Nous n'en parlerions plus.

BORCHAMP.

Vous connaissez les femmes?

DAMON.

Oui, vraiment.

BORCHAMP.

Leur humeur et leur mobilité?

DAMON.

Il est trop vrai, ce sont des ames...
Mais discutons avec tranquillité,
Sans perdre notre tems à médire des femmes.

BORCHAMP.

J'en étais donc à ce papier fatal.

DAMON.

Oui, déterré par l'esprit infernal.

BORCHAMP.

Or donc, son procureur, homme plein d'artifice...
Qu'avez-vous ?

(Damon se lève.)

DAMON.

Rien. Continuez toujours.

(Il se rassied.)

(A part.)

Personne, hélas ! ne vient à mon secours !

BORCHAMP.

Loup dévorant, dont l'avarice
S'engraisse de procès, et qui, sous un air doux,
Cache un franc scélérat, qu'il faudra que j'assomme.

DAMON.

Fort bien. Mais pourquoi voulez-vous
Qu'un procureur soit honnête homme ?

BORCHAMP.

Pourquoi ?

DAMON.

Quant au procès ?

BORCHAMP.

Mon procès et mes droits...

DAMON.

Sont embrouillés ?

BORCHAMP.

Non, non, ma cause est claire,
Il s'agit entre nous du partage d'un bois.

DAMON.

Eh ! faites-le brûler pour terminer l'affaire.

BORCHAMP.

Parbleu, je m'en garderais bien.
Me croyez-vous donc en démence ?

DAMON.

Pour vous servir j'imagine un moyen.

BORCHAMP.

Est-ce quelque autre extravagance ?

DAMON.

Je vous présenterai chez mon oncle aujourd'hui :
Vous le verrez, lui parlerez vous-même ;
Et j'aurai le bonheur d'obliger un ami,
Un véritable ami que j'honore et que j'aime.

BORCHAMP.

Fort bien, Monsieur ; j'adopte ce plan-là.
Je vais chercher là-haut des papiers d'importance :
Vous voulez bien m'attendre ?

DAMON.

Oh ! tant qu'il vous plaira.

BORCHAMP.

Je viens dans le moment.

SCÈNE XII.

DAMON.

Qu'il faut de patience !
Au diable et plaideurs et procès!
J'avais mille et mille projets.
Mon notaire, je crois, connaît cette comtesse :
J'y veux aller. Je bénirai les cieux,
Si de Borchamp prévenant tous les vœux,
J'arrangeais un procès fâcheux pour sa vieillesse.
Que le tems aujourd'hui se traîne lentement!
La Fleur!

SCÈNE XIII.

DAMON, LA FLEUR.

LA FLEUR, accourant.

J'accours.

DAMON.

Demandez à Borchamp...
Non, rien. Dites-lui que j'espère...
Vous lui direz que je l'attends :
Et revenez soudain.

SCÈNE XIV.

DAMON.

Cet avis nécessaire
Hâtera de ses pas la lenteur ordinaire.
Il faut se résigner ; personne ne paraît.
La Fleur lui-même y passe la journée !
Flamant!

SCÈNE XV.

DAMON, FLAMANT.

FLAMANT.

Monsieur.

DAMON.

Sachez donc ce qu'il fait.

FLAMANT.

Et qui?

DAMON.

La Fleur.

FLAMANT.

Je vous assure
Qu'il était là tantôt.

DAMON.

Allez savoir quelle aventure
Le retient si long-tems.

FLAMANT.

Où, Monsieur?

DAMON.

L'animal!

(Le poussant par les épaules.)

Là, là, là, là.

FLAMANT.

J'y vais, j'y vais.

SCÈNE XVI.

DAMON.

Je pense
Que pour me tourmenter valets, maîtresse, ami,
Tout est ici d'intelligence.
Mon éternel beau-père, ou bien s'est endormi,
Ou l'âge éteignant sa mémoire,
Il oublie à coup sûr que je l'attends ici.
Mais Flamant, mais La Fleur; on ne pourra le croire!
Je sers d'exemple à la postérité.
Lisons, ciel! et Borchamp! Où s'est-il arrêté?
Oh! pour finir, enfin, je vais chez mon notaire.

SCÈNE XVII.

LA FLEUR, du ton qu'on annonce.

Monsieur Borchamp. Quoi donc! il est parti.
Ma foi, que dira le beau-père?
Mais je le vois qui court, courons vite après lui.

SCÈNE XVIII.

BORCHAMP, JULIE.

BORCHAMP.

Tu viendras avec nous, et c'est moi qui t'en prie.

JULIE.

Mais...

BORCHAMP.

Tu seras présente à l'entretien :
Les juges te verront, cela ne gâte rien.
Une femme jeune et jolie
Imprime un charme à la raison.
(Il l'appelle.)
Mais qu'est-il devenu ? Damon.
Damon. Vainement je l'appelle :
Monsieur s'est évadé : l'aventure est nouvelle.

JULIE.

Vous l'offensez par ce soupçon.

BORCHAMP.

Cherche-le donc.

JULIE.

La Fleur!

BORCHAMP.

Le tour est très-honnête.

JULIE.

(A part.)
La Fleur. Je crois encore me tromper.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

JULIE.

Que fait ton maître?

LA FLEUR.

Il vient de s'échapper.

JULIE.

Par quel motif?

LA FLEUR.

Il a des brouillards dans la tête :
Ennemi juré du repos,
Il va, dit-il, chez son notaire.
Comme rien n'était prêt, maudissant les marauts,
C'était moi, le cocher, d'assez brusque manière
Il s'est sauvé.

JULIE.

Qu'entends-je? A quel propos?
Il n'a pas son carrosse?

LA FLEUR.

Ah! vraiment au contraire :
Il chasse et cocher et chevaux,
Et dit qu'à pied, tout seul, il ira bien plus vite.

BORCHAMP.

Oh! la pauvre cervelle!

JULIE.

Il suffit : sors.

SCÈNE XX.

BORCHAMP, JULIE.

BORCHAMP.

Voila,
Je te l'avoue, une étrange conduite!
Je me hâte, j'arrive. et l'on me laisse-là.
Et tu m'en répondais?

JULIE.

Ce grand feu qui l'agite...

BORCHAMP.

Et l'autre jour encore, il m'en ressouviendra!
Nous étions à la promenade;
Je marchais doucement; je respirais le frais:
— Monsieur, dit-il, seriez vous point malade?
— Moi, non; pourquoi cela? — Rien, rien, je le craignais.
Nous poursuivons: l'instant d'après Monsieur me quitte,
Prétextant en plein jour qu'il craignait le serein.
Que penses-tu de cette fuite?

JULIE.

Qu'on ne peut l'excuser: et tel est son destin...

BORCHAMP.

Allons, n'en parlons plus; c'est un fou qui me lasse.

JULIE.

Peut-être avec le tems plus calme et réfléchi....

BORCHAMP.

Un cerveau détraqué qui m'ose dire en face
De brûler tous mes bois.

JULIE.

Mais il est votre ami ?

BORCHAMP.

Le tien. J'en conviendrai sans peine ;
Je l'aimais, l'estimais, j'approuvais votre chaîne.
Mais le voile est tombé : j'en appelle aujourd'hui.
Crois-moi, ma chère enfant, étouffe dans ton ame,
Il en est tems encore, une funeste flamme
Qui troublerait tes jours. Oui, l'amour trop souvent
A payé de ses pleurs l'erreur d'un seul moment.
Mais je songe à l'affaire à mon repos fatale ;
Et pour sortir de ce dédale,
Je visiterai seul conseillers, présidens :
Cependant réfléchis et pèse ma morale.

SCÈNE XXI.

JULIE.

Il parait irrité de ses écarts fréquens.
Hélas ! quel fâcheux caractère !
De défauts, de vertus, quel contraste étonnant !
Agité sans motifs, toujours plus imprudent,
Et cependant jaloux de plaire,
Il blesse les égards, repousse l'amitié,
L'amour même, l'amour, dont il chérit la chaîne,
Sur lequel son bonheur paraît être appuyé,

A gémi bien souvent de ce feu qui l'entraîne.
Mais comme il sait aimer! Quelle fidélité!
Jamais son cœur, simple dans sa tendresse,
N'a d'un mot captieux voilé la vérité.

SCÈNE XXII.

JULIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Mon maître accablé de tristesse
Demande un entretien du ton le plus touchant.
Il est vif; mais son cœur est si bon!

JULIE, à part.

Quel amant!
Hélas! que dois-je faire? Oui, je sens ma faiblesse:
La raison lutte envain contre le sentiment.
(Haut.)
Qu'il m'attende.

LA FLEUR.

Mon maître?

JULIE, à part.

Allons trouver mon père;
Et tâchons, si je puis, d'apaiser sa colère.

SCÈNE XXIII.

LA FLEUR.

Qu'il vous attende ! Oh ! j'en doute vraiment !
On fixerait plutôt le feu, le vent,
Le cœur d'une coquette...

SCÈNE XXIV.

DAMON, LA FLEUR.

DAMON.

Eh bien! qu'a dit Julie ?

LA FLEUR.

Elle va revenir.

DAMON.

Bientôt ?

LA FLEUR.

Probablement.

DAMON.

Mais quand ? Ce soir ? demain ? dans la semaine ?

LA FLEUR.

Que sais-je? l'avenir est chose peu certaine.

DAMON.

(A part.

Ce qu'il faut pour écrire. Oui, pour plaire à Borchamp,

Lui rendre le repos qu'il regrette sans cesse,
Je vais au président écrire en sa faveur :
Et j'y mettrai de la chaleur :
Mon oncle comprendra combien il m'intéresse.

(Il écrit.)

LA FLEUR, regardant Damon pendant qu'il écrit.

(A part.)

Le calme enfin succède à ce grand mouvement :
Je vois briller sur son visage
Les traits heureux de l'enjouement :
Mais la scène varie, il s'élève un nuage.

DAMON, à part.

Quelle maudite plume!

LA FLEUR.

(A part.) (Haut.)

Elle a tort. Si mes soins...

DAMON, à part.

Pour tracer chaque mot il faut près d'un quart-d'heure.

LA FLEUR.

Supprimez quelques lettres : un mot de plus, de moins,

(A part.)

Qu'importe. En effet que je meure,
S'il ne trouve les mots trop longs de la moitié.

DAMON, à part.

Cette encre est détestable!

LA FLEUR, à part.

Il est contrarié.

DAMON.

Une bougie.

LA FLEUR, à part, sans entendre.

Il est toujours le même.

DAMON.

Eh bien?

LA FLEUR, sans entendre.

Et le repos n'est pas son élément.
Par ses vivacités il m'amuse souvent.

DAMON.

Ah! quels valets!

(Il sort.)

LA FLEUR.

Toujours courant, toujours extrême,
Il se fâche, il me gronde, et cependant je l'aime.
Ah! ah! je l'ai perdu: comment?
Où donc est-il? A merveille, j'entend:

(Damon apporte une bougie allumée.)

Pour être bien servi, c'est-là le vrai systême.

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, à la Fleur.

Peut-on voir votre maître?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur, aisément.

DAMON, à part, en fermant sa lettre.

Je me flatte, monsieur Borchamp,
Qu'un pareil procédé pourra vous satisfaire.

LA FLEUR.

Monsieur, voilà votre Notaire.

DAMON.

Ah! vous voilà! Je viens de chez vous.

LE NOTAIRE.

Je le sais.

DAMON.

On ne vous rencontre jamais.

LE NOTAIRE.

J'étais sorti pour une affaire.

DAMON.

(Au Notaire.)

Vous avez tort. La Fleur. Vous daignez le permettre?
A mon oncle soudain qu'on porte cette lettre.

SCÈNE XXVI.

DAMON, LE NOTAIRE.

DAMON, à part.

Me voilà délivré d'un terrible fardeau!
Ce procès finira : cet espoir me console.

(Haut.)

Je voulais vous parler de madame d'Érole :
On vous dit très-liés.

LE NOTAIRE.

Je l'ai vue au berceau,
Et l'on s'attache à ceux qu'on a vu naître.

DAMON.

Vous savez son procès ?

LE NOTAIRE.

Oui, je dois le connaître.

DAMON.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

LE NOTAIRE.

Tantôt à ce sujet
La comtesse vient de m'écrire,
J'ai même encore son billet.

DAMON.

Peut-on le voir ?

LE NOTAIRE.

Oui, je vais vous le lire.
(Il cherche dans ses poches.)

DAMON.

Voyons-le donc.

LE NOTAIRE.

Un moment, s'il vous plaît.
(En cherchant.)
Notre comtesse a contracté des dettes.

DAMON.

Mais tout le monde doit ; c'est l'usage à présent.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voici.

DAMON.

Lisez donc promptement.
Que cherchez-vous encore ?

LE NOTAIRE.

Je cherche mes lunettes.

DAMON.

Lisez toujours ; vous chercherez après.

LE NOTAIRE, il lit entre ses dents comme un homme qui cherche.

Vous êtes un peu prompt. M'y voilà. Je désire....
Oui, quelque jour.... de mes projets....
A l'avenir.

DAMON.

De grâce daignez lire
Sans épeler.

LE NOTAIRE.

(Il lit.)

J'y suis. A l'égard du procès

(Damon s'approche avec vivacité pour lire dans la lettre. Le Notaire, par un mouvement de surprise, recule la tête et laisse tomber ses lunettes.)

Dont vous... Ah ! ma lunette ! Elle sera brisée.

DAMON.

J'en suis bien aise : après.

LE NOTAIRE.

Vous êtes obligeant.

(A part.)

Sa tête est mal organisée.

(Haut.)

Enfin, pour abréger; car c'est probablement
Le moyen de vous plaire?

DAMON.

Oui, singulièrement.

LE NOTAIRE.

Apprenez-donc qu'elle projette
De vendre cette terre.

DAMON.

Eh bien! moi, je l'achète.

LE NOTAIRE.

Qui, vous?

DAMON.

Oui, moi, par cet expédient
J'abandonne les bois, et Borchamp est tranquille.

LE NOTAIRE.

D'accord : observez cependant...

DAMON.

Non rien : allez, volez, courez toute la ville;
Et terminez sans nuls délais.

LE NOTAIRE.

Quel feu! mais de sang-froid combinons vos projets;
Et sachez qu'en perdant ces bois, où tout abonde,
Cette terre, Monsieur, déchoit de sa valeur.

DAMON.

Eh! je renonce de bon cœur,
A l'argent, au procès, à tous les bois du monde,
M'entendez-vous?

LE NOTAIRE.

Oui, très-distinctement.

DAMON.

Mais aussitôt l'affaire terminée,
Faites-moi l'amitié de prévenir Borchamp,
Que sa cause est enfin gagnée,
Qu'il peut dormir tranquillement :
Volez, mon cher ami, daignez me satisfaire.
Quoi ! vous restez pétrifié !

LE NOTAIRE.

Mais, en effet, je suis extasié.
Il faut cependant vous complaire,
Et je me hâte d'obéir.

(Il marche d'un pas grave.)

DAMON, le regardant marcher.

Gardez-vous bien de trop courir.
Encore un mot. Cachez à mon futur beau-père
Le nom de l'acquéreur. J'exige le secret.
J'ai mes raisons.

LE NOTAIRE.

Comptez sur mon silence.

SCÈNE XXVII.

DAMON.

Oui, qui veut obliger doit taire le bienfait.
Il s'imaginerait que je suis en démence,
Ou que mon zèle prétendu

N'est qu'un moyen adroit, un piége convenu,
Pour m'assurer son alliance.

SCÈNE XXVIII.

DAMON, JULIE.

DAMON.

Ah ! c'est vous ? Quel bonheur ! Je volais sur vos pas.

JULIE.

Vous devenez tous les jours plus aimable.

DAMON.

Mille pardons : j'ai tort. Mais ne me grondez pas.

JULIE.

Oui, l'on doit supporter votre humeur agréable.

DAMON.

Oui, je suis un peu vif.

JULIE.

Un peu ?

DAMON.

Beaucoup, d'accord ;
Puisque j'ai le malheur d'offenser ce que j'aime.

JULIE.

Quelle preuve d'amour, lorsque mon père même
Vient, Monsieur, d'essuyer encor...

DAMON.

J'ai long-tems attendu : perdant toute espérance....

JULIE.

Long-tems ?

DAMON.

Pas mal.

JULIE.

Mais daignez m'écouter ?
Vous m'aimez, dites-vous ?

DAMON.

Mes vœux, mon existence...

JULIE.

Je le crois. Mais comment osez-vous vous flatter
De mériter qu'un jour les nœuds de l'hyménée....

DAMON.

Par un culte....

JULIF.

Allez-vous m'interrompre ?

DAMON.

Non, non.

JULIE.

Oserai-je moi-même, abjurant la raison,
Et de l'amour victime infortunée,
M'exposer....

DAMON.

Ah ! croyez....

JULIE.

Encore ?

DAMON.

Je me tais.

JULIE.

Vous dont l'humeur, dont les vœux inquiets....

DAMON.

L'amour adoucit tout, le bonheur rend aimable.

JULIE.

Oui, je le sais : l'amour d'un voile favorable
Sait couvrir ses défauts : souple avant le succès,
Il ne semble agité que du désir de plaire.
Mais tôt ou tard il cesse : alors le caractère
S'irritant d'autant plus qu'il fut plus comprimé....

DAMON.

Ne craignez rien. Ah ! si je suis aimé ;
Si jamais j'entrevois l'aurore
Du jour qui doit éclairer mon bonheur ;
Vous me verrez soumis, plus amoureux encore,
Obéir à vos lois, réprimer mon humeur,
Et chercher tous vos goûts au fond de votre cœur.

JULIE.

Un tel effort me paraît difficile.

DAMON.

Vous verrez si, quand je promets..

SCÈNE XXIX.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Voici le peintre ; il vient finir votre portrait.

DAMON.

Fais-toi peindre toi-même et laisse-moi tranquille.

LA FLEUR.

Moi, Monsieur!

JULIE, (A La Fleur.)

(A Damon.)

Un moment. Ce n'est pas mon avis.
Voyons si j'ai sur vous cet empire suprême :
Faites entrer. Ce portrait est promis
Depuis long-tems : enfin, plus maître de vous même,
Aujourd'hui prouvez-moi que vous m'êtes soumis.

DAMON.

Ordonnez : trop heureux.

SCÈNE XXX.

DAMON, JULIE, LA FLEUR, DORLIS, peintre.

DAMON.

Bonjour, monsieur Dorlis.
Allons, asseyons-nous, et peignez à votre aise.

DORLIS, préparant ses pinceaux.

Je suis à vous. Approchez : plus avant.
Eh ! non ; vous reculez.

DAMON ; il troque son fauteuil contre une chaise.

Apportez une chaise.
Je suis très-mal assis.

DORLIS.

Inclinez. Doucement.

Fort bien : gardez cette attitude.

DAMON, à Julie.

Il me tourne à son gré.

JULIE.

L'épreuve est un peu rude.

DORLIS, peignant.

Il faut que je m'attache, et c'est là le grand art,
A bien saisir chaque nuance,
L'expression, la ressemblance,
Et le jeu de vos traits.

DAMON, tirant sa montre.

Il est déjà bien tard.

DORLIS.

Quoi! vous vous déplacez?

DAMON.

C'est que... Souffrez, Madame...
Lorsque vous serez là, je verrai mieux Monsieur.

(Il fait mettre Julie à côté du peintre.)

JULIE, regardant le portrait.

La bouche sera bien.

DAMON.

S'il lisait dans mon cœur!
Il me peindrait avec des traits de flamme.
Et le front?

JULIE.

Il s'avance.

DORLIS.

Oui, j'achève à présent.

DAMON, se levant.

Ah! vous avez fini : bon, vous êtes charmant.

JULIE.

Y songez-vous?

DORLIS, à part.

Cet homme est différent des autres.

(Haut.)

Nous commençons à peine.

DAMON, assis.

Où donc en êtes-vous?

DORLIS.

J'en suis aux yeux : prenez un regard doux.

DAMON, à Julie.

Si je lisais mon bonheur dans les vôtres,
Les miens respireraient le feu du sentiment.

JULIE.

Malgré votre contrainte?

DORLIS.

Oui, songez à Madame ;
Mais attachez les yeux sur moi.

DAMON.

Quoi! constamment?

DORLIS, travaillant.

Le teint s'anime, l'œil s'enflamme
Auprès de la beauté.

DAMON.

Quand comptez-vous finir ?

JULIE.

Ce moment est fâcheux.

DAMON.

Près d'un objet aimable
Tout s'embellit des couleurs du plaisir.

LA FLEUR, à part.

Il doit donner le peintre au diable.

DAMON.

Que peignez-vous ?

DORLIS.

Je peins vos yeux.
Je crois que vous serez au mieux.

DAMON.

Hâtez-vous seulement : il n'est pas nécessaire
De me faire si beau.

JULIE.

Mais vous voulez, j'espère,
Un portrait qui ressemble ?

DAMON.

On me fait trop d'honneur :
J'aimerais mieux pour mon bonheur
Que la main de l'Amour m'eût gravé dans votre ame.

JULIE.

Cela serait plus court.

DAMON, bas à Julie, en se levant.

Permettez-moi, Madame ;
(Il se place derrière le peintre.)
Je veux voir ce qu'il fait.

JULIE.

Un moment.

DORLIS, après l'avoir cherché des yeux.

Eh! Monsieur,

Je ne pourrai jamais vous peindre!

(A part.) (Haut.)

Quel homme! Mon pinceau, ma verve s'échauffait.

DAMON, revenant à sa place.

M'y voilà, calmez-vous.

JULIE.

Vous êtes, en effet,

Si calme!

LA FLEUR, à part.

Il y paraît.

JULIE.

Sachez donc vous contraindre.

DAMON.

Que peignez-vous?

DORLIS.

Les yeux.

DAMON.

Encor les yeux! Eh! mais,

Combien m'en faites-vous?

DORLIS.

J'en fais.... deux à peu près.

DAMON, se levant.

Vous les ferez sans moi.

JULIE.

Y songez-vous?

DAMON.

De grâce!

JULIE.

Monsieur jamais ne finira.

DAMON.

Mais, Madame, un moment, mettez-vous à ma place.

JULIE.

Quoi! pour avoir votre portrait? Voilà
Qui me paraît nouveau. Quelle bizarrerie!

SCÈNE XXXI.

LES PRÉCÉDENS, FLAMANT.

FLAMANT.

De votre oncle, le président.
J'apporte la réponse.

DAMON.

Ah! voyons promptement.

DORLIS, à part.

Sortons d'ici. Cet homme est atteint de folie.

SCÈNE XXXII.

DAMON, JULIE, FLAMANT.

DAMON.

Ah ! je suis trop heureux : mon cher oncle est charmant.
Allez prier monsieur Borchamp
De paraître un moment de la part de Julie.

SCÈNE XXXIII.

DAMON, JULIE.

JULIE.

Mais de quoi s'agit-il ?

DAMON.

Vous allez le savoir :
Ah ! quel bonheur ! mon oncle a rempli mon espoir,
Il peut compter sur ma reconnaissance.

SCÈNE XXXIV.

DAMON, JULIE, BORCHAMP.

BORCHAMP.

Que me veux-tu ? Qu'est-ce ?

DAMON.

C'est moi, Monsieur.

Rassuré par votre indulgence...

BORCHAMP.

Excusez-moi : je suis votre humble serviteur.

DAMON.

Ah ! daignez m'écouter ! Mes torts involontaires...

BORCHAMP.

Je ne saurais, Monsieur ; chacun a ses affaires.

DAMON.

Vous êtes irrité : j'entrevois mon malheur.

JULIE.

Mais sachez ce qu'il veut.

DAMON.

Votre bonté se lasse.
Mais n'imputez rien à mon cœur.
Votre intérêt m'anime : écoutez-moi de grâce.
Le président, mon oncle, à qui j'avais écrit,
Me répond qu'il a vu monsieur de Lauvamaine ;
Qu'on peut tout espérer, qu'il n'est rien qu'il n'obtienne
D'un vieux ami qui le chérit.
Mais jusqu'au bout, je n'ai pas lu la lettre :
Daignez vous-même la finir.

BORCHAMP, lit.

« Mon cher neveu, lorsque j'ai reçu votre billet, j'avais » précisément M. de Lauvamaine à dîner chez moi. Soyez » tranquille sur les suites de vos démarches dans tout ce » qui dépendra de lui. Il n'a rien, m'a-t-il dit, à refuser » à notre ancienne amitié. »

DAMON.

Vous concevez par-là ce qu'on peut se promettre
Du zèle de mon oncle.

BORCHAMP.

Il nous sert à ravir.

JULIE.

Vous voyez que du moins il sait rendre service.

BORCHAMP.

Oui, je le vois; et je lui rends justice.

(Il lit.)

« Mais, selon votre coutume, vous écrivez avec tant de « précipitation que vous oubliez la moitié des mots ; et vos « phrases sont si embrouillées, que ce n'est pas sans efforts « qu'on devine votre pensée. »

(A part.)

Je le reconnais bien.

(Il lit.)

« Je vous renvoie votre lettre, prenez la peine de la relire. »

(A part.)

Ceci sera nouveau.

DAMON.

Oui, lisez, vous verrez si je sais être utile.

BORCHAMP.

(Il lit.)

« Mon cher oncle ; il faut en ma faveur crever tous vos » chevaux, et me rendre un service très-important pour le » plus maudit des.... La comtesse....

DAMON, lisant dans la lettre.

Des procès.

BORCHAMP.

Ah! j'entends, et rien n'est plus facile.

(Il lit.)

« La comtesse d'Érole plaide depuis un siècle contre
» M. de Borchamp père.... dont je suis éperdûment
» amoureux, qui réunit l'esprit à la beauté. »
Je n'imaginais pas être encore si beau.

DAMON.

Mais, Monsieur, père de Julie,
Qui réunit l'esprit aux attraits les plus doux.

BORCHAMP.

Fort bien.

(Il lit.)

« C'est un être processif et sa cause est injuste. L'es-
» sentiel est d'obliger Lauvamaine à rapporter cette affaire
» dès demain; il s'agit d'un malheureux bois de famille
» que M. de Borchamp porte....... à un prix considé-
» rable. »

» Je suis, etc. »

» Voilà, mon cher neveu, votre billet; c'est une véri-
» table énigme. Heureusement j'ai quelque sagacité et
» quelque expérience; et j'ai compris que vous vous in-
» téressez vivement à la comtesse d'Érole. Je ne vous
» connaissais pas cette belle passion: mais comme vous
» m'assurez d'ailleurs que la cause de M. de Borchamp
» est injuste, que c'est un être processif; j'ai fortement
» prévenu Lauvamaine contre lui; et il m'a promis d'ap-
» puyer votre belle comtesse de tout son crédit. »

Vraiment il n'appartient qu'à vous !
Votre amitié plaide avec énergie ;
Et maintenant j'ai l'esprit en repos.
Eh bien ! que penses-tu de ce rare service ?

DAMON, à part.

Quelque démon, sans doute, a supprimé les mots.

JULIE.

De ses écarts son cœur n'est point complice ;

BORCHAMP, à Damon.

Je le crois. En effet....

DAMON.

Vous voyez ma surprise : échauffé par mon zèle,
Avec vivacité j'ai tracé ce billet.

BORCHAMP.

Des vrais amis vous êtes le modèle.

DAMON.

Je cours tout réparer.

BORCHAMP

Non, c'est trop de bonté.
A l'égard de l'hymen entre nous projeté,
Il ne se fera point. Julie...

DAMON.

Il ne se fera point ?

BORCHAMP.

Non.

DAMON.

Quelle cruauté !

BORCHAMP.

J'en suis fâché : mais malgré mon envie...

DAMON, à Julie.

Vous que j'aimais... Monsieur... Julie... Ah! quel malheur!
Monsieur, j'ai tort, si j'ai pu vous déplaire.

BORCHAMP.

Je le sais.

DAMON.

Mais enfin ouvrez votre cœur :
Je vous chéris, je vous révère,
Et vous êtes si bon.

BORCHAMP.

Bon : oh! comme cela,
Suivant l'heure et le tems.

DAMON.

Toujours. Ah! vous voilà?

SCÈNE XXXV.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je vous apporte une heureuse nouvelle.
La comtesse en ce jour a changé de projets,
Vous cède tous les bois; et renonce au procès.
Voilà l'écrit signé.

BORCHAMP.

Comment? donnez.... C'est elle?
C'est son seing! quel prodige!

LE NOTAIRE.

Au prix qu'elle a voulu.
Elle vient de vendre sa terre ;
Et l'acquéreur, plus débonnaire,
Renonce à tout droit prétendu.

BORCHAMP.

Cet homme-là, ne lui déplaise,
Est pressé de jouir : les procès lui font peur :
Et vous nommez cet honnête acquéreur ?

DAMON, bas au Notaire.

Ne me trahissez pas.

LE NOTAIRE.

Souffrez que je me taise.

BORCHAMP.

Pourquoi ? Quel intérêt....

DAMON.

Eh ! qu'importe pourquoi ?
Daignez vous occuper du bonheur de ma vie.

BORCHAMP.

Monsieur, un moment, je vous prie :
(Au Notaire.)
Je veux savoir son nom.

DAMON.

Eh bien ; Monsieur.... C'est moi.
La terre me convient, et j'ai conclu l'affaire.

JULIE.

Vous l'entendez : c'est lui, mon père.

BORCHAMP.

Oui, ma fille, je vous entend.

LE NOTAIRE.

Vous le voyez : si la tête est bouillante,
Au moins le cœur est excellent;
Et vous devez, au gré de notre attente,
Récompenser les soins d'un si fidèle amant.

DAMON.

Non, Monsieur, appuyé d'un si faible service,
Je ne réclame point un prix aussi flatteur :
Non, consultez avec plus de justice
Et vos bontés et son bonheur.

BORCHAMP.

Son bonheur ! Tourmenté d'un pareil caractère,
Osez-vous vous flatter de rendre un être heureux?

DAMON.

Oui, Monsieur, animé du désir de lui plaire,
J'irai, je volerai pour prevenir ses vœux.

JULIE.

Je réponds de son cœur, du zèle qui le presse :
Sensible à l'amitié, plein de respect pour vous,
Il fera, croyez-moi, son bonheur le plus doux
De mériter votre tendresse,
De consoler vos jours, d'aider votre vieillesse.

BORCHAMP, à Julie.

Tu le veux?

DAMON, vivement.

Oui, Monsieur.

BORCHAMP, à Julie.

Épouse, j'y consens.

DAMON.

Ah! Julie! Ah! Monsieur! Les plus vifs sentimens...
(Au Notaire.)
Signons-nous le contrat? On souffre dans l'attente.

LE NOTAIRE.

Il faudrait qu'il fût fait.

DAMON.

Qu'attendez-vous?

LE NOTAIRE.

J'attends...
La question est plaisante.
Pour dresser un contrat, Monsieur, il faut du tems.

BORCHAMP.

Entrons chez moi; je veux le satisfaire.

DAMON, à part.

Quand pourra-t-on, morbleu, s'épouser sans notaire!

FIN DE L'IMPATIENT.